

•EXCELSIOR•

Journal Illustré Quotidien

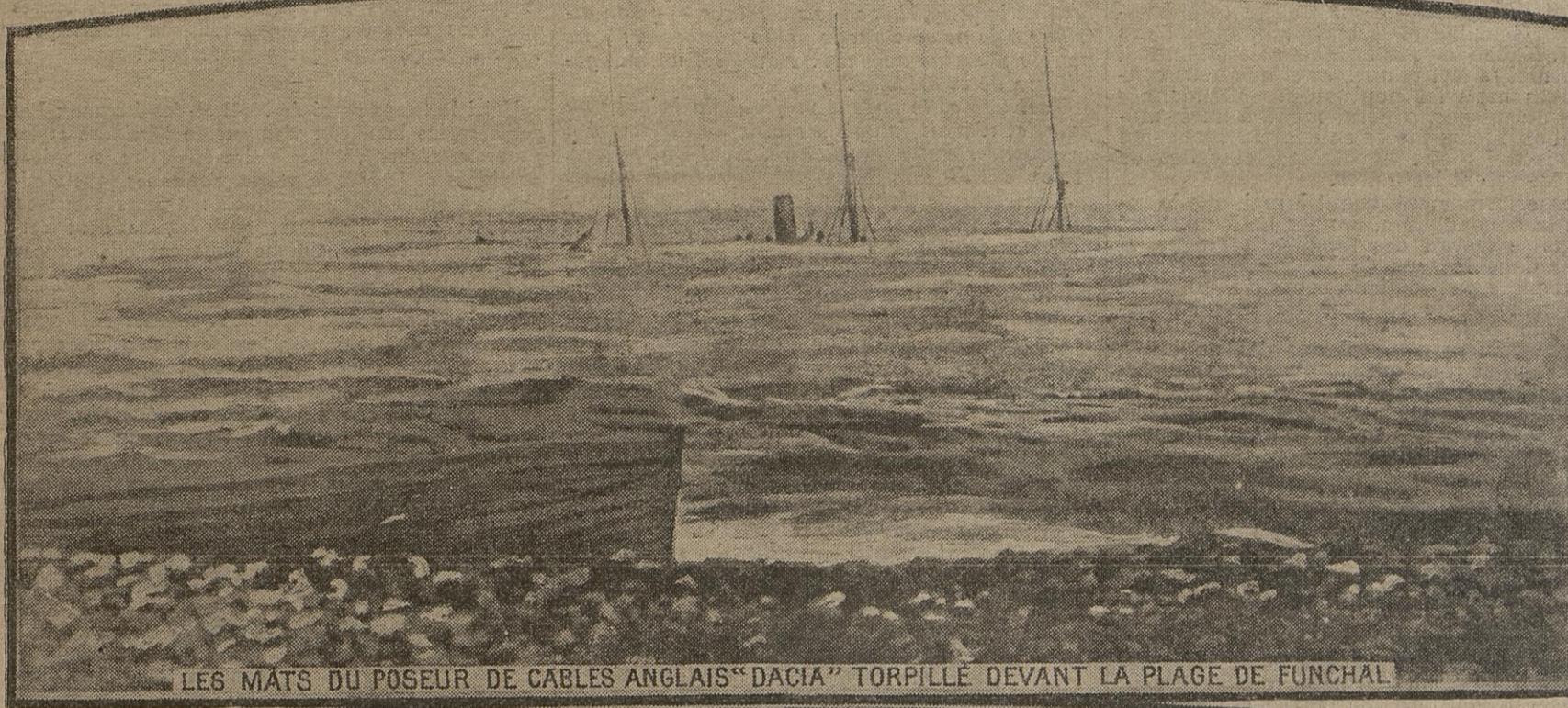
ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
 France.... Un an, 33 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
 Etranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.

On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
 Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Adresser toute la correspondance
 à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
 88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
 Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
 Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Élegances

La guerre des pirates. — Les navires coulés devant Funchal



On n'a pas oublié le bombardement du port de Funchal (Madère), le 3 décembre dernier, par des sous-marins allemands. Nous publions aujourd'hui des photographies prises dans la rade de cette ville et où l'on voit ce qui, après l'attaque, reste apparent des deux navires atteints et coulés par les projectiles ennemis.

Bébés incasables

La discussion a continué, à l'Académie de Médecine, entre le professeur Pinard et M. Paul Strauss.

Quelle question brûlante est sur le tapis, nos lecteurs le savent : il s'agit de choisir entre M. Pinard, qui voudrait interdire l'accès des usines de guerre aux femmes près d'être mères et pendant qu'elles allaient leur enfant, et M. Strauss qui proteste, au nom de la défense nationale, contre cette exclusion.

J'ai déjà exposé, ici même, les raisons pour lesquelles je me range à l'avis du professeur Pinard. Je n'ai pas l'intention de les reproduire. M. Strauss déclare que la santé des nouveau-nés n'a laissé rien à désirer pendant la guerre. Je veux le croire. Je ferai seulement observer que la mortalité a augmenté pour les enfants de un à deux ans. M. Strauss déplore le nombre croissant des abandons qui s'est élevé de 2.88 pour cent, en 1915, à 5.65 pour cent, en 1916. Il a raison... jusqu'au moment où il ne voit pas une relation de cause à effet entre cette augmentation sensible et le travail industriel des femmes. L'abandon des enfants a certainement d'autres motifs fort plausibles et que nous connaissons... ; mais les nouveau-nés abandonnés ne nous disent pas, généralement, à quels mobiles ont obéi leurs mères en désertant, nous en sommes réduits aux hypothèses, et celles de M. Strauss valent les nôtres.

Je pense fermement, quant à moi, que le remède à la dépopulation, danger national, n'est pas dans le travail des femmes à l'usine, et j'abonde dans le sens de M. Pinard lorsqu'il dit : « Comme puériculteur, comme Français et comme patriote, je réclame les mesures urgentes qui s'imposent. »

Ses adversaires n'offrent que des palliatifs, et voici celui dont on me paraît le plus entiché. De quoi les mères employées à l'usine se plaignent-elles ? Que leur manque-t-il pour élever leur enfant sans cesser de travailler pour cela ? Avant la guerre déjà, on comptait en France une cinquantaine d'industriels qui avaient institué « la chambre d'allaitement » à l'usage des jeunes mères occupées chez eux. A des heures de répit déterminées, elles vont donner le sein à leur bébé, qui les attend sous la surveillance d'une gardienne. Au coup de cloche, elles dégrafent leur corsage ; au coup de cloche, elles le reboutonnent. Pour l'enfant, c'est la première leçon de choses. Il s'initie aux réalités de la vie dans laquelle il est entré. De son berceau, pas trop loin de la fenêtre, il peut apercevoir la fabrique, son labeur, ses allées et venues... y compris celles de la mère... toujours pressée... toujours se dépêchant...

Qu'est-ce que vous dites ? Que le bébé d'une ouvrière est incasable ? La preuve du contraire, c'est que le voilà casé. La chambre d'allaitement (le joli mot !) est réellement faite pour lui. C'est sa chambre ; il y est chez lui... A-t-il de la chance ? A peine au monde, l'usine lui ouvre ses portes. Il ne tient qu'à lui de ne plus en sortir. Alors, trêve de plaisanteries, n'est-ce pas ? Qu'on ne nous représente plus la chambre, la chambre d'allaitement, comme un vestiaire où la mère reprend, en partant, le bébé qu'elle a accroché, en arrivant, à la patère... Souhaitez plutôt que ce mode d'assistance se généralise et que tous les usiniers de guerre l'adoptent. L'essayer, c'est l'adopter.

Je m'en voudrais de désobliger l'homme affable et dévoué aux Oeuvres, l'ami sans détour qu'est Paul Strauss, mais je lui dois mon sentiment sincère. Eh bien ! à la place des industriels, moi, je n'hésiterais pas une minute : je refuserais la chambre d'allaitement, et cela dans l'intérêt de l'enfant, d'abord, et puis dans mon propre intérêt.

Car enfin, voyons, les inconvénients de la chambre d'allaitement sautent aux yeux ! La mère ne demeure pas, pour vous faire plaisir, à proximité de la fabrique. Le trajet, pour y aller et en revenir, est assez long et elle le fait à pied, par tous les temps. Avec un enfant sur les bras, imaginez-vous le tableau ! Il fait encore nuit, l'hiver, quand la mère se lève, encore nuit quand elle s'en va. L'enfant, réveillé trop tôt, crie et pleure... Il avait chaud dans son berceau, il a froid dehors, même bien emmailloté. Mêmes risques, le soir, au retour. Et si le bébé n'attrape pas une broncho-pneumonie, il a peut-être pris la coqueluche ou la scarlatine de son voisin qui la couvait.

Il y a aussi des matins sombres où l'enfant, qui a mal dormi, n'est pas en train... Qu'a-t-il ? La mère se le demande, hésite à partir... hésiterait bien davantage si elle devait l'emmener ! Ou plutôt non, elle n'hésiterait pas, elle resterait auprès de lui.

Supposons pourtant que l'indisposition, passagère, un bobo, n'ait pas empêché la mère et l'enfant de se rendre à l'usine ; de quelle attention, de quel travail sérieux croyez-vous que cette mère sera capable ? Inquiète, préoccupée

pour le moins, elle sera toute, par la pensée, auprès du bébé, et si vous lui reprochez sa distraction elle vous fera aisément honte de vos exigences.

Une chambre d'allaitement à ce prix-là ? Merci bien ! Je ne voudrais pas avoir la mort de l'innocent sur la conscience.

L'Académie de Médecine, divisée sur la question soumise à son examen, a nommé — vous vous en doutiez — une commission qui rédigera un rapport. Quand elle le déposera, la guerre sera finie, et il n'y aura plus de bébés incasables pour cette excellente raison qu'il n'y aura plus de bébés du tout !

Lucien Descaves.

Ce que l'on dit

En attendant...

Tout le monde connaît le mot célèbre — et qui, du reste, n'a peut-être pas été prononcé, comme la plupart des mots célèbres — qu'on attribue à je ne sais quelle petite princesse : « Le peuple n'a plus de pain ? Pourquoi ne mange-t-il pas de la brioche ? »

C'est que cette enfant préférait la brioche au pain, et n'avait jamais eu plus de difficulté à se procurer l'une que l'autre. Avant la guerre, si l'on eût dit aux Allemands que les Français manquaient de pain, ils eussent répondu, pour la même raison : « Que ne mangent-ils des pommes de terre ? »

De même que le pain pour les classes les plus nombreuses de notre population, les pommes de terre sont, en Allemagne, pour les classes analogues, la base même de l'alimentation.

Or, depuis le 1^{er} janvier, la ration de pommes de terre a été réduite par personne et par semaine, dans l'Allemagne du Nord, à 350 grammes. Mettez 350 grammes de ces tubercules dans une balance et vous verrez que ce n'est pas lourd : cela fait une pomme de terre, pas plus grosse que le quart du poing — 50 grammes — par jour.

Ce féculent servait en plus de support — comme la « tartine » dans nos régions du Nord — aux corps gras qui sont indispensables à l'économie de l'alimentation humaine : le beurre ou la graisse. La ration est restreinte, toujours par semaine, dans l'Allemagne du Nord, à 90 grammes de graisse et 50 grammes de beurre : gros comme une noix par jour. Le reste peut-il couvrir le déficit ? Quelques raves et quelques navets, qui ne peuvent être considérés comme « remplaçants » de la pomme de terre — ils n'ont pas les mêmes qualités — 100 grammes de pain noir ou 75 grammes de pain blanc, 250 grammes de viande désossée — 35 grammes par jour, c'est-à-dire une portion quotidienne ne présentant pas le volume d'un œuf de poule — et deux œufs. Deux œufs par semaine également. Le tout constituerait un repas et demi pour une personne ayant un appétit normal. Les riches s'en tirent en payant, en payant très cher : mais les sept dixièmes de la population allemande meurent de faim.

Ceci est une conséquence du blocus, ceci provient de ce que les Alliés possèdent la maîtrise de la mer.

Si M. Wilson ou n'importe quel neutre était impressionné, raisonnant de la paix future, par la fameuse « carte de guerre » que présente l'Allemagne, il devrait aussi tenir compte de ce fait : le blocus fait partie de la carte de guerre.

Pierre Mille.

Il a été dit, voici deux semaines, que M. Camille Flammarion s'offusquait à juste titre des prophéties atmosphériques mentionnées sur nos calendriers à éphémérides par respect sans doute pour un ridicule mais séculaire usage.

Au vingtième siècle, il a paru absurde à l'illustre savant que l'on annonce avec gravité, dès le 1^{er} janvier, du brouillard pour le 7 mars et un peu d'humidité pour le 14 mai.

Un lecteur nous fait parvenir — en communication — un très vieil almanach français, de 1558, où nous pouvons vérifier que nos aïeux prophétisaient non seulement le temps, mais encore mille choses utiles et agréables. On trouve là des conseils sur les jours propices ou néfastes, touchant les ventes et les achats, sur les dates où l'on peut sans crainte commencer un voyage, sur celles où il est permis de prendre médecine sans danger. Par exemple, c'est le lundi qu'il fallait faire venir le docteur pour le mal de tête, si l'on voulait guérir, et

le mercredi pour les douleurs dans les jambes. Il est même ajouté que si l'on avait la migraine le mardi il valait mieux attendre le lundi suivant pour essayer de la guérir.

M. Flammarion a beau dire : ces calendriers d'autrefois avaient bien leur charme.

Les contribuables sont des gens vraiment étourdis.

Ils n'arrivent pas à se mettre en tête que la taxe des lettres est désormais de 15 centimes ! Dans la seule journée de mercredi, neuf mille lettres sont arrivées au bureau central des Postes de la rue du Louvre, portant pour tout affranchissement un petit timbre de deux sous.

On se rend compte du nombre d'employés qui ont dû être mobilisés — et immobilisés — pour taxer comme il convient ces neuf mille lettres mises encore à la mode d'hier. Il aura pu en résulter un retard bien compréhensible dans le triage et la distribution des courriers.

Contribuables, n'aggravez point votre malheur ; et puisqu'il vous faut payer plus cher les lettres que vous envoyez, arrangez-vous du moins pour avoir à temps celles que vous recevez !

Voici le temps passé de Noël et des étranges. Les petits sapins lumineux viennent de s'éteindre et les pauvres, déchus de leur gloire éphémère, se voient dédaignés et jetés à la voirie. Parmi les jouets minuscules qu'ils portaient attachés à leurs branches, nous en avons découvert quelques-uns dont certaines marques de fabrique nous ont quelque peu indignés, car... ces marques de fabrique étaient bouches ! Ainsi, nous sommes au troisième Noël de guerre, et il se trouve encore des commerçants assez peu scrupuleux pour nous vendre la camelote ennemie. De deux choses l'une : ou ces commerçants ne font pas attention aux objets qu'on leur vend, et nul n'est censé ignorer la loi qui défend d'acheter et de vendre à l'ennemi ; ou ils épousent de vieux stocks, et risquent de paraître ce qu'ils ne sont pas : c'est-à-dire de mauvais Français. En voilà assez ! Les commissaires de police se doivent de faire une enquête.

Au Havre, dans la gare maritime, onze heures du soir :

Des troupes anglaises qui partent

Soudain les globes électriques de la gare s'éteignent, des employés courrent, assurant les mesures de sécurité : cinq zépelin sont signalés se dirigeant vers le sud-ouest. Les Tommies qui, tout équipés, s'étaient étendus sur le quai le long du train, se sont levés ; les yeux fouillent le ciel pur que les pinceaux lumineux des projecteurs balayent ; les canons des forts tonnent à intervalles irréguliers, tandis qu'en ville les clairons sonnent l'alerte et que les hydravions de la défense prennent l'air vers le large.

Dans l'obscurité l'embarquement des troupes s'effectue ; les convoyeurs du train grimpent dans leur vigie, le train démarre et c'est, insoucieux et nullement ému, toute une jeunesse qui chante à pleine voix le populaire *Tipperary*. Quelques curieux, aux portières des compartiments, tentent d'apercevoir les invisibles monstres qui, une fois encore, sont contraints de faire demi-tour.

Puis tout se tait, le train s'enfonce et file dans la nuit ; tranquille, Tommy s'endort. Il sait que les camarades français ont l'œil ouvert et font bonne garde.

Petite histoire qui vient d'Athènes. Elle est rapportée par une Française qui vécut longtemps en cette capitale, fréquenta la cour, et la fréquentait même peu de jours encore avant les événements du 1^{er} décembre 1916.

Un soir, en petit comité, et sans gala, il y avait réception chez le roi. La dame dont il s'agit n'était point présente, mais elle apprit le fait, qu'elle assure authentique, le lendemain même.

Quelqu'un — un neutre — parlait de collections et faisait remarquer que tous les souverains européens étaient ou avaient été collectionneurs.

— Ainsi, lança l'un des hôtes du palais, feu Edouard VII collectionnait les cannes.

Un peu à la légère, Sophie répliqua :

— Quant à Tino, lui, il collectionne les ultimatums.

Et le roi, paraît-il, dit simplement :

— Il y a des ultimatums qui sont des cannes aussi. Constantin voulait-il dire que l'on peut s'appuyer sur un ultimatum pour résister aux ordres qu'il impose, ou que — plutôt — il est des ultimatums qui valent des bastonnades ?

Le Veilleur.

LA BATAILLE EN ROUMANIE

IMPORTANT SUCCÈS RUSSE EN MOLDAVIE

L'ennemi, arrêté devant Focșani, occupe Macin en Dobroudja

Les troupes russes chargées de la défense de la Moldavie viennent de remporter un nouveau succès. Les fortes positions de l'ennemi sur les hauteurs qui dominent la Bystritza, près de Botosu, au débouché de la passe de Tolgyes, ont été prises d'assaut malgré une résistance acharnée ; 600 prisonniers, 3 canons, 16 mitrailleuses, tel est le butin de cette brillante action. Les Allemands font à leur manière l'aveu de l'échec subi : « Des détachements russes, disent-ils, ont réussi à s'établir dans notre position avancée au nord de Mestecanesci. »

Sans doute ce n'est là encore qu'une opération locale. Elle n'en a pas moins sa valeur, en ce qu'elle témoigne que l'armée russe du sud est prête non seulement à résister avec une ténacité qui ne s'est jamais démentie, mais à passer à l'offensive aussitôt que les circonstances s'y prêtent. De plus, il est d'un grand intérêt pour nos alliés de protéger le cours de la Bystritza qui, avec le chemin de fer qui le borde, par Bicazu et Petra, mène à Baczu, nœud de routes très important sur la rive droite du Sereth.

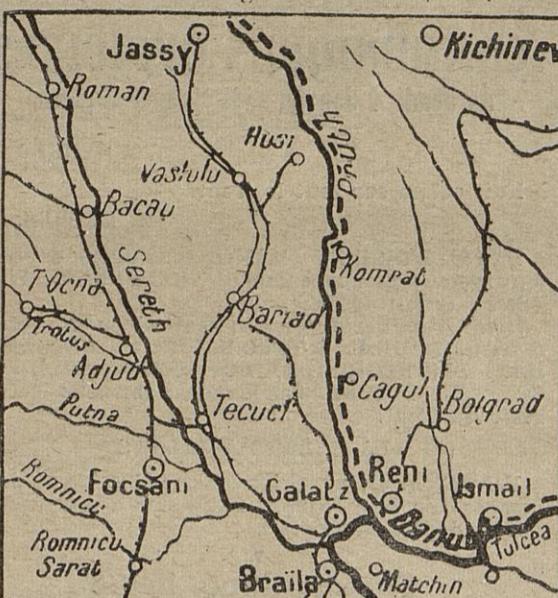
Dans la direction de Focșani, les progrès de l'ennemi sont toujours très lents et ne se prononcent que par l'ouest, non par le sud où les « fortes positions » auxquelles faisaient allusion les comptes rendus allemands d'hier continuent d'arrêter l'armée von Morgen. A l'ouest, les forces appartenant à l'armée Kraft qui, hier, s'étaient emparées des hauteurs à l'est du Zabalu, n'ont pu en déboucher dans la plaine : elles sont arrêtées devant Odobesci, sur le Milcov, à une quinzaine de kilomètres de Focșani.

En Dobroudja, les Russes ont abandonné Macin et se sont repliés, sans encombre, en partie sur Braïla, en partie sur Galatz. Dans cette dernière direction, les Bulgares, soutenus de quelques régiments allemands qui opèrent en Dobroudja, n'ont pu dépasser Jijilu, à 6 kilomètres de Macin, et ont échoué dans leurs attaques vers Vacareni.

C'est donc prématurément que les Allemands annoncent que la Dobroudja se trouve « nettoyée ». Toutefois, il n'y a pas à contester que ce résultat sera bientôt atteint. Il est peu probable que l'ennemi tente pour l'instant d'aller plus loin en franchissant le Danube. Non que l'opération soit impossible. Mais elle est fort risquée, aussi longtemps que des forces russes considérables, échelonnées sur le Sereth, peuvent prendre de flanc les troupes qui s'aventuraient au nord du delta du fleuve. Il semble que les Bulgares auront avantage à profiter eux-mêmes de la ligne de défense que leur donne ce redoutable obstacle, et à tirer un parti politique de leur gain de terrain en proclamant l'annexion de la Dobroudja.

Mais de ce fait, et à moins qu'une contre-

offensive russe ne se produise à bref délai, des forces ennemis vont devenir disponibles. L'armée de la Dobroudja a déjà subi d'importants prélevements au profit de l'armée dite du Danube, qui a franchi le fleuve à Sistov sous le commandement du général Korsch, et opère en



ce moment au sud de Brăila. Cependant elle compte encore trois divisions au moins, que nous devons nous attendre à retrouver prochainement en Macédoine.

Jean Villars.

LE BON BILLET

L'Allemagne s'engage à respecter la neutralité de la Suisse

On télégraphie de Berne que la légation d'Allemagne fait publier par le journal le *Bund* une note ainsi conçue :

Nous pouvons déclarer encore une fois que, ainsi que le savent tous les Suisses, l'Allemagne est fermement résolue à respecter strictement la neutralité de la Suisse.

Plus que dans les promesses allemandes — on sait ce qu'elles valent, — nous avons confiance dans l'affirmation, plusieurs fois répétée par M. Schulthess, président de la Confédération helvétique, que la Suisse est résolue à défendre à l'envahisseur l'accès de son territoire — et dans les précautions éventuelles de notre grand état-major.

Les forces britanniques en France atteignent deux millions d'hommes

Une promotion dans le haut commandement anglais

FRONT BRITANNIQUE, 2 janvier. — Le maréchal sir Douglas Haig commande aujourd'hui la plus nombreuse armée que l'Angleterre ait jamais levée sur son sol. Le chiffre des effectifs de l'armée britannique en France, à la date du 1^{er} janvier, s'élève à près de deux millions d'hommes, entièrement exercés, que le maréchal tient en main chaque jour et à toute heure du jour en vue des opérations qu'il lui plairait d'ordonner.

Il est bien entendu que ce chiffre de deux millions ne se réfère qu'aux forces du corps expéditionnaire britannique opérant en France, et que, pour apprécier l'effort militaire de l'Angleterre, il convient de n'oublier ni la défense de la

Grande-Bretagne, de l'Irlande, des Indes, ni Salonique, ni l'Egypte, ni la Mésopotamie, ni l'Afrique.

D'autre part, on annonce la promotion au grade de général et de lieutenant-général à titre définitif du général sir Rawlinson, qui commandait sur la Somme la 4^e armée, et du lieutenant-général sir Hubert Gough, qui commandait la 5^e. Le chef d'état-major de sir Douglas Haig, sir Lancelot Kiggell est également nommé lieutenant-général à titre définitif. Le général Milne, commandant des forces britanniques en Macédoine, et le général Smuts, le vainqueur de l'Est-Africain, sont compris dans la même promotion.



GÉNÉRAL GOUGH

GÉNÉRAL KIGGELL

GÉNÉRAL RAWLINSON

GÉNÉRAL SMUTS

GÉNÉRAL MILNE

L'ATTITUDE DE LA GRÈCE

Pas de demi-réponse !

La Grèce n'a pas encore fait connaître sa réponse aux revendications des puissances alliées. Elle met à profit le fait qu'aucun délai ne lui a été imparti. Mais il est extrêmement peu vraisemblable qu'elle se risque à opposer à l'Entente une fin de non recevoir catégorique et absolue. Le roi Constantin a trop montré qu'il était résolu à pratiquer une politique de balance et de temporisation jusqu'au jour où il se croira assez fort et assez sûr de l'appui allemand pour rompre en visière avec nous.

Il apparaît donc qu'il ne rejettira pas plus les demandes impératives des Alliés qu'il ne les acceptera intégralement. Il se fera de leur trouver le caractère non pas d'un ultimatum, mais d'un programme, et, dans ce programme, il choisira ce qui lui plaît. Cette prétention devra être regardée comme absolument inadmissible.

Il n'appartient pas, en effet, au roi Constantin de distinguer entre les conditions qui lui ont été posées. De l'ensemble de la note, il ne doit pas même lui être permis d'isoler le paragraphe 4, celui qui se rapporte aux réparations à donner aux vénérables, paragraphe sur lequel l'Italie a fait des réserves en raison de sa situation spéciale.

On croira sans doute très habile, à Athènes, de jouer de ces nuances. Il faudra que l'on y sache que la note des Alliés forme un bloc et que tout « *distinguo* » sera considéré comme une non-acceptation et entraînera les mêmes conséquences qu'un refus formel. Autrement, nous n'en sortirons pas, et les excitations contre l'Entente, qui ne font que croître et embellir à Athènes, s'en trouveront encore encouragées et aggravées. — J. B.

LONDRES, 4 janvier. — D'après le correspondant de la *Morning Post* à Athènes, le roi a reçu le 2 janvier les anciens présidents du conseil et a examiné avec eux la note des Alliés.

Le roi n'a pas été tout à fait opposé à accorder satisfaction aux demandes qui, dans la note des Alliés, se rapportent à des mesures militaires.

LA CAMPAGNE POUR LA PAIX

LE SÉNAT AMÉRICAIN
n'approuve pas sans restriction
la note du président Wilson

WASHINGTON, 4 janvier. — Au Sénat, M. Hitchcock a pris la parole pour défendre son ordre du jour déposé hier et approuvant la note Wilson.

M. Hokenmith a appuyé également cet ordre du jour, qui a été attaqué par M. Lodge. Celui-ci a déclaré : « La paix pourrait bien n'être qu'une trêve pendant laquelle les nations rassembleraient de nouvelles forces pour la reprise de la lutte qui entraînerait les Etats-Unis. Ce n'est pas la peine d'obtenir une paix de ce genre. »

Répliquant à l'argument de ses adversaires qu'il existait un précédent à l'action de M. Wilson, dans la médiation de M. Roosevelt au cours de la guerre russo-japonaise, M. Lodge a déclaré : « Le droit de médiation n'a pas été disputé. Ce droit a été spécifiquement reconnu par les conventions de La Haye qui ont été foulées au pied et complètement méprisées depuis le commencement de la guerre. »

C'est un anépris, ajoute M. Lodge, dont nous et les neutres avons été apparemment les témoins indifférents. M. Wilson est celui qui, de bon droit, peut offrir une médiation, mais une pareille offre est toujours faite d'après des usages établis.

L'histoire montre que les Etats-Unis, pendant la guerre de Sécession, ont décliné l'offre des gouvernements européens qui visaient une paix pré-maturée. De même, pendant la guerre franco-prussienne, le secrétaire d'Etat américain écrivit au ministre américain à Berlin que les Etats-Unis préféreraient s'en tenir à une politique de non-intervention dans les affaires européennes, mais que si l'Allemagne et la France désiraient ses bons offices, le président serait heureux de les exercer.

Dans son autobiographie, M. Roosevelt, ajoute M. Lodge, montre qu'il n'offrit une médiation à la Russie et au Japon qu'après s'être assuré que les deux belligérants la désiraient.

On nous demande de donner notre appui à la note du président qui, comme je le prouverai plus tard, constitue bien plus qu'une simple proposi-

La faillite de l'Office de l'alimentation

tion de rapprocher les belligérants. Le président et avait parfaitement le droit d'envoyer une note et de faire l'expérience pour voir s'il pouvait rapprocher les belligérants. Cette démarche a échoué auprès des belligérants. Alors, il n'y a pas lieu de croire que sa démarche aura plus de succès auprès de l'autre côté. »

M. Lodge a attaqué alors le comte Bernstorff pour avoir accordé aux journaux une interview approuvant la note, dès qu'il a été annoncé que M. Wilson envoyait celle-ci.

« Il faut à peine s'étonner, ajoute M. Lodge, que le sens de la note soit généralement mal compris et que l'impression générale soit que la note ait été faite et envoyée au moment où elle peut aider l'Allemagne à obtenir une paix aux conditions qu'elle désire imposer. »

M. Lodge a affirmé qu'il croyait bien volontiers M. Wilson lorsqu'il déclare, dans sa note, qu'elle n'est nullement associée aux ouvertures de paix des puissances centrales, mais malheureusement, M. Lodge croit qu'une interprétation différente a été faite généralement à l'étranger et même aux Etats-Unis.

« Ceux qui sympathisent avec l'Allemagne, dit M. Lodge, considèrent que la note leur est favorable, alors qu'elle est considérée comme inamicale par les partisans des Alliés.

Si les intentions de la note sont généralement mal comprises et que le Sénat approuve la note, sans un amendement ou une modification, il faut craindre que le monde entier dise que le Congrès se range aux côtés d'un des belligérants pour provoquer la paix.

« Je ne désire pas voir, ajoute M. Lodge, les Etats-Unis se mettre aux côtés d'un des belligérants, et personnellement, je ne désire pas être rangé parmi les adversaires de ceux qui estiment combattre pour la cause de la liberté contre le despotisme. »

A la demande de M. Hitchcock, le vote de l'ordre du jour est de nouveau remis.

L'Allemagne répondra-t-elle à la note des Alliés?

L'activité des préparatifs militaires

La presse germanique continue : c'est-à-dire qu'elle accable les Alliés d'imprécations et de menaces. Passons... Mais un fait est à retenir. C'est que les journaux allemands du 2 janvier ont publié *in extenso* la réponse de l'Entente. Quoi qu'en disent nos ennemis cette mise au point si claire et si solide ne pourra manquer de donner à réfléchir à la foule.

Les Empires centraux vont-ils répondre d'une façon quelconque ? Essayeront-ils de rendre le rude coup qu'ils ont reçu ? Il ne semble pas qu'une décision ait été prise là-dessus. Les *Dernières Nouvelles de Munich* croient savoir que des pourparlers auront lieu entre les gouvernements de la Quadruple Alliance, afin de décider si une réponse doit ou non être faite à la note des puissances de l'Entente.

On dit, d'autre part, que le chancelier pourrait bien prononcer, à la commission du Reichstag, qui sera convoquée bientôt, un discours qui serait rendu public et qui constituerait une sorte de manifeste officiel.

Enfin, on annonce que les présidents des parlements de la Quadruple Alliance se réuniront en conférence à Berlin le 19 janvier. Le président du Reichstag hongrois, malade, sera remplacé par le vice-président. Cette conférence, nous dit un télégramme peu explicite, aura lieu « en faveur de la paix ». Envisageons-la plutôt comme une manifestation de solidarité.

Cependant, les préparatifs militaires n'ont pas subi une seconde de ralentissement. On recense les nouvelles classes. La classe 1917 est tout entière engagée sur les fronts ; celle de 1918 est en instruction, et maintenant les autorités militaires allemandes doivent terminer, le 6 janvier, le recensement de la classe 1919, c'est-à-dire de tous les jeunes gens ayant atteint leur dix-septième année entre le 1^{er} octobre et le 31 décembre.

Les conseils de révision fonctionneront dès la fin du mois, et l'incorporation des jeunes recrues aura lieu, selon toute probabilité, au début de mars au plus tard.

L'impression aux Etats-Unis

Tandis que certains journaux américains estiment que la réponse de l'Entente rend impossibles de nouveaux pourparlers, d'autres pensent que l'Allemagne va faire de nouveaux efforts pour la paix et que de nouvelles propositions plus concrètes seront faites par elle prochainement.

Notons, en passant, une dépêche suisse, que rien n'a confirmé, et d'après laquelle l'Allemagne aurait fait connaître au président Wilson, mais à titre confidentiel, ses buts de guerre.

Le bruit court avec persistance à Washington que le président Wilson enverra une nouvelle note aux belligérants et aux neutres, mais que celle-ci ne sera pas un plaidoyer en faveur de la paix ;

elle établira seulement les droits de l'Amérique, droits qui doivent être respectés.

L'ancien président Roosevelt vient de publier dans le *Métropolitain Magazine* un article dans lequel il se déclare opposé à la ligue que semble vouloir former l'Allemagne pour assurer « sa paix ». Il considère ce projet comme futile et malfaisant dans les conditions actuelles et ne veut pas que les Etats-Unis en soient les dupes. L'agitation en faveur d'une ligue pour la paix, à l'heure où l'Allemagne commet cette nouvelle infamie des déportations de civils de Belgique et du nord de la France, « serait, dit-il, une injure à la moralité internationale, à notre propre honneur national, à nos intérêts vitaux, et ne servirait que la barbarie internationale ».

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Jeudi 4 Janvier (885^e jour de la guerre)

14 HEURES

Nuit calme sur tout le front.

23 HEURES.

ENTRE L'OISE ET L'AISNE nous avons dispersé une reconnaissance ennemie AU NORD DE FONTENOY et fait des prisonniers.

Lutte d'artillerie assez violente dans le secteur A L'OUEST DE LA ROUTE SOUAIN-SOMME-PY et DANS LES REGIONS DE DOUAUMONT ET DE LA COTE DU POIVRE. Canonnade habituelle sur le reste du front.

LA GUERRE AERIENNE

Vers 17 h. 30, un avion allemand a lancé deux bombes sur Compiègne. Une femme a été blessée. Pas de dégâts matériels.

Communiqué belge

Les patrouilles belges ont été actives A L'EST DE PERVYSE au cours de la nuit.

Aujourd'hui, vive lutte d'artillerie VERS RAMS-CAPELLE, DIXMUDE ET HETSAS.

Communiqué britannique

20 HEURES 30.

Un coup de main a été exécuté avec succès, hier, contre les tranchées allemandes AU NORD-EST D'ARRAS. Nous avons également pénétré, au début de la matinée, dans les lignes ennemis en deux points de la REGION DE WYTSCHAETE.

Un détachement a tenté, à la suite d'un violent bombardement, d'approcher de nos positions A L'EST D'ARMENTIERES. Il a été repoussé avec pertes avant d'avoir pu atteindre nos lignes.

L'ennemi a fait exploser ce matin, AU NORD DE LA REDOUTE BLUFF, une mine qui n'a causé aucun dégât. L'artillerie allemande continue à montrer une certaine activité DANS LA REGION D'YPPRES.

Partout ailleurs, bombardement réciproque intermittent.

Communiqué serbe

Hier, pas d'événements importants sur le front serbe.

Le comte Andrassy est appelé à Vienne

Remplacera-t-il le comte Tisza ?



COMTE ANDRASSY

ZURICH, 4 janvier. — On mandate de Budapest au *Zeit* que le comte Jules Andrassy est parti pour Vienne, où il a été appelé par l'empereur.

M. von Batoeck, président du « Kriegsernährungssamt », a adressé à tous les gouvernements confédérés une circulaire dans laquelle il leur fait connaître que les différents systèmes qu'il a essayés pour assurer le ravitaillement alimentaire de l'Allemagne ont fait long feu : les prix maxima intangibles, le recensement et la réquisition de tous les produits alimentaires, la restriction de la liberté commerciale, les institutions spéciales préposées à la répartition des produits n'ont pas donné les résultats voulus.

Il propose donc d'en revenir à l'entente entre les groupements de producteurs et les municipalités représentant les consommateurs ; il demande la création, par les organisations intéressées, d'un bureau consultatif qui travaillerait étroitement avec les offices de l'Empire.

« Je serais très heureux, dit-il enfin, que l'organisation des communes déficitaires voulût bien, dès maintenant, étudier à fond la question ; les renseignements qu'elles pourraient me communiquer me seraient particulièrement précieux. »

La réponse de la presse et des municipalités a été presque unanimement défavorable au président du K. E. A.

Le *Berliner Tageblatt* du 29 décembre écrit :

Ce qui n'est pas bien clair, c'est pourquoi l'on veut soudain imposer aux communes des responsabilités auxquelles l'Office de l'alimentation a été incapable de faire face. Etant donnée la situation actuelle, n'aurait-il pas mieux valu développer les autorités centrales, obtenir qu'elles s'informent à temps des besoins de la population, qu'elles concluent elles-mêmes les contrats de livraison, qu'elles fixent les prix et qu'elles exercent une certaine contrainte sur la production ? Les autorités centrales disposent de certains moyens coercitifs que n'ont pas les communes. Le système que propose aujourd'hui M. von Batoeck pourra conduire à de nouvelles impasses.

La *Magdeburgische Zeitung* (30 décembre) déclare, d'autre part, que la méthode esquissée par la circulaire de M. von Batoeck semble impliquer de grands dangers qui ne pourront être conjurés qu'à deux conditions : que les mesures nécessaires soient prises à temps, et qu'on renonce à tout prix aux demi-mesures.

La situation de l'Allemagne est désespérée

LONDRES, 4 janvier. — Le correspondant du *Morning Post*, à Washington, télégraphie :

« Je crois être dans la vérité en disant que M. Wilson connaît exactement les conditions économiques dans lesquelles se trouve actuellement l'Allemagne. Il sait que la situation de l'Empire germanique est tellement désespérée que, dans son désespoir, rien ne l'arrêtera.

« C'est la connaissance de cette situation critique qui est une des principales raisons qui rendent M. Wilson si anxieux de voir finir la guerre. »

Deux zeppelins incendiés

COPENHAGUE, 3 janvier. — Le journal *Ribe Stiftstidende* dit que, le 28 décembre, un incendie probablement dû à un court-circuit a éclaté dans deux hangars à zeppelins à Toudern.

Les deux zeppelins qui s'y trouvaient ont été détruits.

COPENHAGUE, 4 janvier. — Suivant le *National Tidende*, l'incendie qui a détruit deux hangars et les deux zeppelins qu'ils contenaient à Tondern, en Slesvig-Holstein, a été occasionné par une collision entre les deux aéronefs au moment où ils sortaient de ces hangars. On rappelle à cette occasion que les hangars furent attaqués en mars dernier par des aviateurs alliés.

LA SITUATION AU MEXIQUE

LONDRES, 4 janvier. — On télégraphie de New York au *Times* :

« La nouvelle que Carranza a rejeté le protocole rédigé par la commission mexico-américaine pour organiser conjointement la police des zones frontières du Mexique, qu'il a demandé le retrait sans condition des troupes du général Pershing du sol mexicain et que M. Wilson examine l'opportunité de donner satisfaction à Carranza, malgré l'activité de Villa, soulève de vives critiques contre la politique mexicaine du président. Cette affaire est regardée comme un nouvel exemple de la détermination du président de conserver la paix à tout prix. »

Vittel-Grande Source

Goutte - Gravelle - Arthritisme

• DERNIÈRE HEURE •

LA GUERRE SOUS-MARINE

Un transport britannique coulé en Méditerranée

LONDRES, 4 janvier. — (Officiel) :

Un sous-marin allemand a coulé le 1^{er} janvier, par mauvais temps, dans la Méditerranée, le transport britannique *Ivernia* avec les troupes à bord.

Quatre officiers de l'armée et 146 soldats manquent, ainsi que le premier mécanicien et le mécanicien du bord.

On ne connaît pas encore d'une façon précise les pertes en marins.

La journée des pirates

LES-SABLES-D'OLONNE, 4 janvier. — Un sous-marin allemand a fait sauter le dundee sablais *Petit-Emile*, après avoir pris les vivres et fait embarquer l'équipage.

LES SABLES-D'OLONNE, 4 janvier. — Le sous-marin qui a coulé le *Petit-Emile* a fait subir le même sort à deux dundees de l'île d'Yeu.

BORDEAUX, 4 janvier. — Le charbonnier anglais *Oromarty* a tiré, au large de la Gironde, sur un sous-marin allemand et croit l'avoir touché.

LA COROGNE, 3 janvier. — Le bateau grec *Siripiros*, de 5.000 tonnes, a été torpillé par un sous-marin.

Douze hommes de l'équipage ont été sauvés par le bateau de pêche *San-Jose*.

On ignore le sort du capitaine et du reste de l'équipage.

LE FERROL, 4 janvier. — Un canot portant le capitaine et treize naufragés du vapeur grec *Siripiros* a atterri sur la plage de Cobas.

BREST, 3 janvier. — Le vapeur anglais *Holly-Braach* a été coulé.

LONDRES, 4 janvier. — Le Lloyd annonce que le vapeur norvégien *Ellik*, de 587 tonnes, a été coulé. L'équipage a été sauvé.

LONDRES, 4 janvier. — Le Lloyd annonce que le vapeur français *Léon* a été torpillé. L'équipage a été débarqué.

LISBONNE, 4 janvier. — Un sous-marin allemand a coulé, la nuit dernière, la goélette française *Notre-Dame-du-Berger*. L'équipage a été sauvé.

La défense des intérêts des neutres

MADRID, 4 janvier. — Les journaux assurent, de source diplomatique, que le gouvernement suédois aurait adressé une note au cabinet de Madrid, lui demandant d'exposer les initiatives qu'il jugerait convenables pour la défense des intérêts des neutres.

APRÈS LE COURONNEMENT

L'empereur Charles remercie ses sujets hongrois

GENÈVE, 4 janvier. — On mande de Budapest que l'empereur Charles a adressé au président du Conseil un télégramme dans lequel il exprime à la nation hongroise ses profonds remerciements pour la fidélité et l'attachement qu'elle lui a témoigné d'une façon si enthousiaste à l'occasion du couronnement.

Il amnistie les condamnés

GENÈVE, 4 janvier. — On mande de Budapest qu'une édition spéciale de la *Feuille officielle* publie une proclamation accordant, à l'occasion du couronnement, une amnistie dans les conditions suivantes : les peines légères seront toutes examinées à nouveau ; pour les peines plus importantes, le ministre de la Justice a été invité à faire des propositions concernant les condamnés dignes d'être graciés.

La couronne de Saint-Etienne transportée au Burg

GENÈVE, 2 janvier. — On mande de Budapest que le 2 janvier au matin la couronne de Saint-Etienne a été transportée, au son du canon et des cloches, de l'église du couronnement au Burg. Le roi était représenté par son frère, l'archiduc Max.

GOTT STRAFE ENGLAND!

Il faut que l'Angleterre perde ses colonies

Tous les moyens seront mis en œuvre pour "la saisir à la gorge."

BERNE, 4 janvier. — M. Zimmermann, l'exploiteur africain connu, écrit dans la *Gazette de Voss* du 2 janvier, 2^e édition :

« Si l'Angleterre est battue dans cette guerre, il faut qu'elle perde une partie de ses colonies africaines ; qu'elle soit ainsi forcée de changer sa politique et d'en revenir vis-à-vis de la Russie à la politique du temps de Bismarck.

« Il faut que nous brisons pour toujours la force dirigée contre nous par l'Angleterre ; ce sera une juste punition.

« Il faut que l'Angleterre perde ses colonies du Centre-Africain qui deviendront partie intégrante d'un grand empire allemand d'Afrique.

« C'est que nous avons à exiger de la Belgique et de la France est une chose à part. Ne croyons pas que l'occupation durable de la Belgique suffise à changer les conditions de la politique universelle ; ces conditions ne seront modifiées que si l'Angleterre est touchée directement. »

« Si nous mettons un terme à l'influence anglaise en Afrique, ce que nous appelons la politique d'encerclement disparaîtra du même coup.

« Le principe franco-anglais établi par l'accord d'avril 1904 donnait l'Afrique du Sud et l'Afrique de l'Est aux Anglais, l'Afrique de l'Ouest aux Français ; renversons ce principe.

« Les puissances occidentales et, en premier lieu, l'Angleterre, seront obligées d'adopter une autre attitude et nous atteindrons ainsi à notre principal but de guerre, qui est d'empêcher la formation de nouvelles coalitions contre nous. »

Dans la *Taglische Rundschau* du 2 janvier, le docteur Karl Peters, ancien commissaire d'empire, qui s'est rendu jadis tristement célèbre par ses atrocités en Afrique, étudie les moyens d'écraser l'Angleterre.

Il reconnaît d'abord que l'Allemagne s'était tout à fait trompée sur le compte de l'Angleterre, elle la prenait pour un château de cartes qu'un souffle ferait écrouler. Elle aurait accueilli en 1914 par un éclat de rire l'idée que l'Angleterre pourrait édicter le service militaire obligatoire, lever des armées immenses et organiser une production de munitions considérable ; on ne soupçonnait pas le patriotisme des colonies anglaises et on comptait sur des révoltes en Egypte, aux Indes, au Canada, etc.

« L'Allemagne s'aperçoit aujourd'hui de la puissance formidable de l'Angleterre.

« On ne peut pas pour la vaincre, compter sur l'épuisement de ses forces morales qui sont illimitées pour un empire de 450 millions d'âmes ; on ne peut pas non plus compter sur son épurement financier.

« En revanche, il est probable que si les sous-marins arrivaient à couler de 50 à 60 0/0 des navires qui apportent les denrées de première nécessité, les classes populaires obligeraient le gouvernement à traiter. Il conviendrait également de faire un plus large emploi des zeppelins. Si l'on arrivait à écraser les bâtiments de l'Amirauté au parc Saint-James, et le palais du Parlement sur la Tamise, ce coup frapperait l'Angleterre plus durablement que douze défaites dans les Flandres.

« Mais le meilleur moyen de porter à l'Angleterre un coup direct, c'est encore de l'atteindre en Egypte, au canal de Suez. Les zeppelins, les sous-marins et les batailles d'usure du front occidental deviendraient inutiles si, aidée par les Turcs, l'Allemagne pouvait en Egypte, saisir Al-bion à la gorge. »

Naufrage d'un vapeur japonais

CHANGHAI, 3 janvier. — Le vapeur japonais *Hanaka Maru*, allant de Tché-Fou à Dalny, a été surpris le jour de Noël par un ouragan de neige et a fait naufrage.

La mer étant démontée, il a été impossible pendant trois jours de lui porter secours.

Un remorqueur, ayant à bord le capitaine des travaux du port, avec quelques Chinois, est parvenu, après d'heroïques efforts, à sauver 50 hommes sur 400.

NOUVELLES ET DÉPÉCHES

Le consul général du Mexique à New-York a été arrêté sous l'inculpation de complicité dans un envoi d'armes et de munitions à La Vera-Cruz, en infraction à l'embargo proclamé par le président Wilson en octobre 1915.

LES OPÉRATIONS DE NOS ALLIÉS

Un succès russe sur le front roumain

PETROGRAD, 4 janvier. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL. — Deux cents Autrichiens ont tenté d'occuper une de nos tranchées au sud-est de Brzany ; mais ils ont été repoussés par notre feu. Nos éclaireurs ont attaqué des détachements ennemis dans la région de Stanislaw ; ils en ont passé une partie à la baïonnette et capturé le reste ; à leur retour, ils furent eux-mêmes attaqués par un parti d'ennemis qu'ils réussirent à repousser. Les tentatives ennemis pour traverser de nuit la rivière Bystritz, dans la région au sud de Galitz, n'ont pas eu de succès.

FRONT ROUMAN. — Après une préparation d'artillerie, nos troupes, attaquant vers les hauteurs de Botochu, ont enfoncé les positions ennemis malgré une résistance acharnée. Elles ont capturé six cents prisonniers, trois canons et seize mitrailleuses.

EN DOBROUDJA. — L'ennemi, dès le matin, a pris l'offensive dans la région de Macin, mais il a été repoussé. Au cours de la journée, il a repris ses attaques et a réussi à repousser nos troupes vers Brăila. Les attaques ennemis sur les collines à l'est de Wakarla (15 verstes à l'est de Brăila), ont été repoussées.

FRONT DU CAUCASE. — Une forte tempête de neige est déchainée sur tout le front ; le froid atteint -18° ; la neige couvre les chemins d'une couche épaisse de deux mètres.

EN PERSE. — Une de nos patrouilles a repoussé des avant-gardes ennemis et occupé Sakkâze. Les habitants sont venus à la rencontre de nos troupes avec des drapeaux blancs.

Les nouvelles allemandes

GENÈVE, 3 janvier. — Les dépêches allemandes de cet après-midi sont ainsi conçues :

Front occidental. — En raison de la pluie et du brouillard, faible activité de combat.

Front oriental. — Léopold de Bavière. — Au nord-ouest de Dunabourg, des compagnies du 259^e d'infanterie de réserve d'Oldenburg ont franchi la Duna sur la glace et enlevé aux Russes une île ; plus de 40 prisonniers et plusieurs mitrailleuses ont été ramenés.

Archiduc Joseph. — Dans les Carpates boisés, des détachements russes ont réussi à s'établir dans notre position avancée au nord de Mestacanesci. Les troupes allemandes et austro-hongroises ont pris d'assaut plusieurs hauteurs au nord de la route d'Oituz et des deux côtés de Seveja (dans la vallée de la Susita) ; elles les ont conservées et dépit de fortes attaques de l'adversaire.

Mackensen. — Au-dessus de Odobesci (nord-ouest de Foscani), nous avons emporté le secteur de Milcor.

A l'ouest de l'embouchure du Buzeu, un fort contingent de cavalerie russe a tenté de se porter en avant ; il a été repoussé.

Dans une étroite coopération, des régiments allemands et bulgares ont pris d'assaut les localités de Macin et Jijila, défendues avec opiniâtré. Jusqu'ici, environ 1.000 prisonniers et 10 mitrailleuses ont été ramenés. La Dobroudja se trouve ainsi « nettoyée », à l'exception de l'étroite langue de terre qui s'avance vers Galatz et où quelques arrière-gardes russes tiennent encore.

Le communiqué italien

ROME, 4 janvier. — Commandement suprême :

Sur le front du Trentin, l'artillerie ennemie a dirigé ses coups sur Velo et Arsiero, dans la vallée de l'Astico et sur Asiago et Gallio.

Energiquement contre-battue par nos batteries, elle a été réduite au silence.

Sur le reste du front, lutte d'artillerie plus intense sur le Carso, où nous avons bouleversé les défenses de l'adversaire, près de Lukatic (sud-ouest de Castagnavizza).

Le professeur Landouzy reçoit la médaille d'or des épidémies

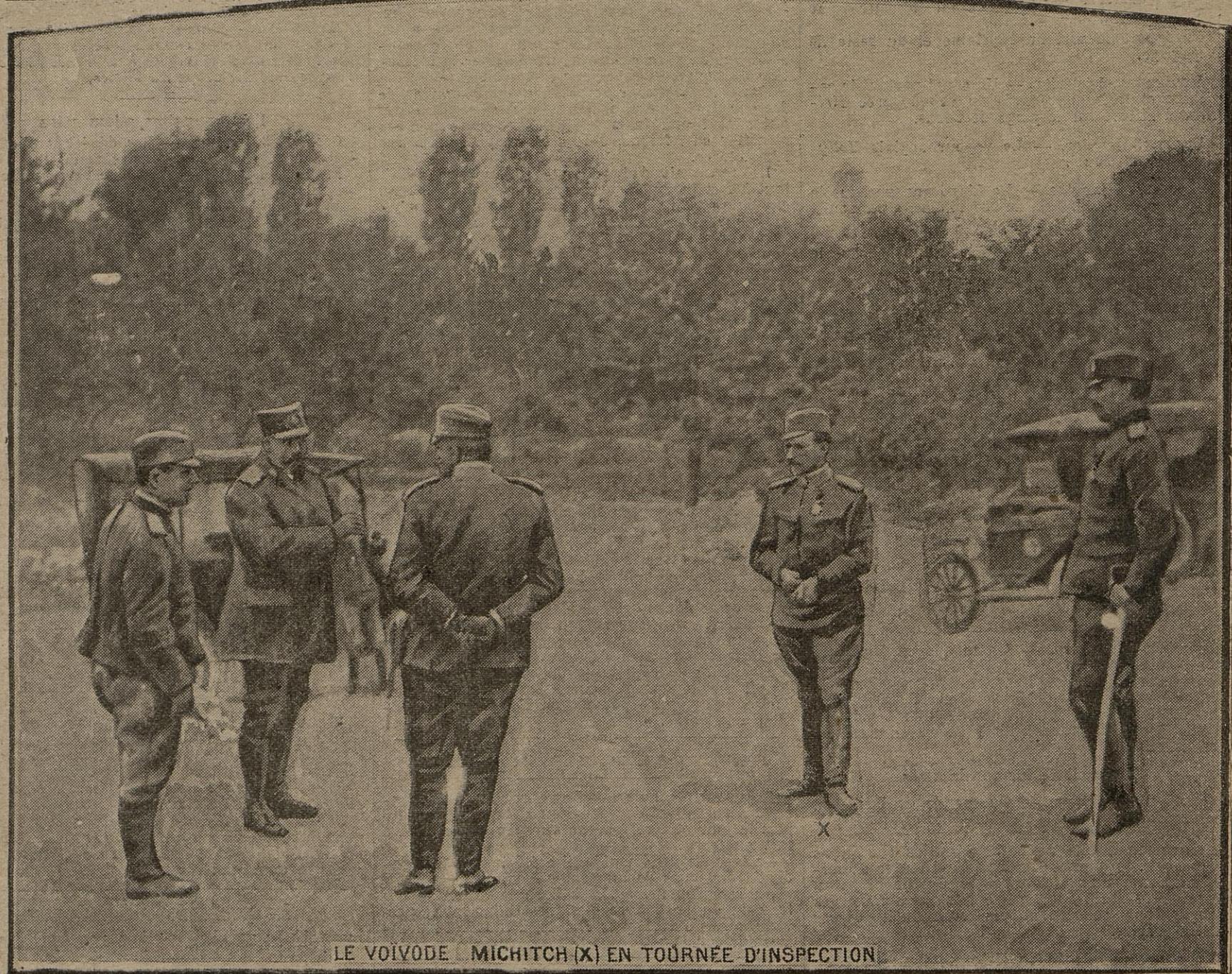
Le *Journal officiel* publie ce matin un arrêté du ministre de l'Intérieur décernant la médaille d'honneur des épidémies en or à M. le professeur Landouzy, doyen de la Faculté de Médecine :

Par ses initiatives éclairées et par son inlassable propagande, M. Landouzy s'est placé au premier rang dans la lutte nationale pour suivre contre le développement de la pandémie tuberculeuse. »

DANS LES LIGNES ALLIÉES, EN MACÉDOINE



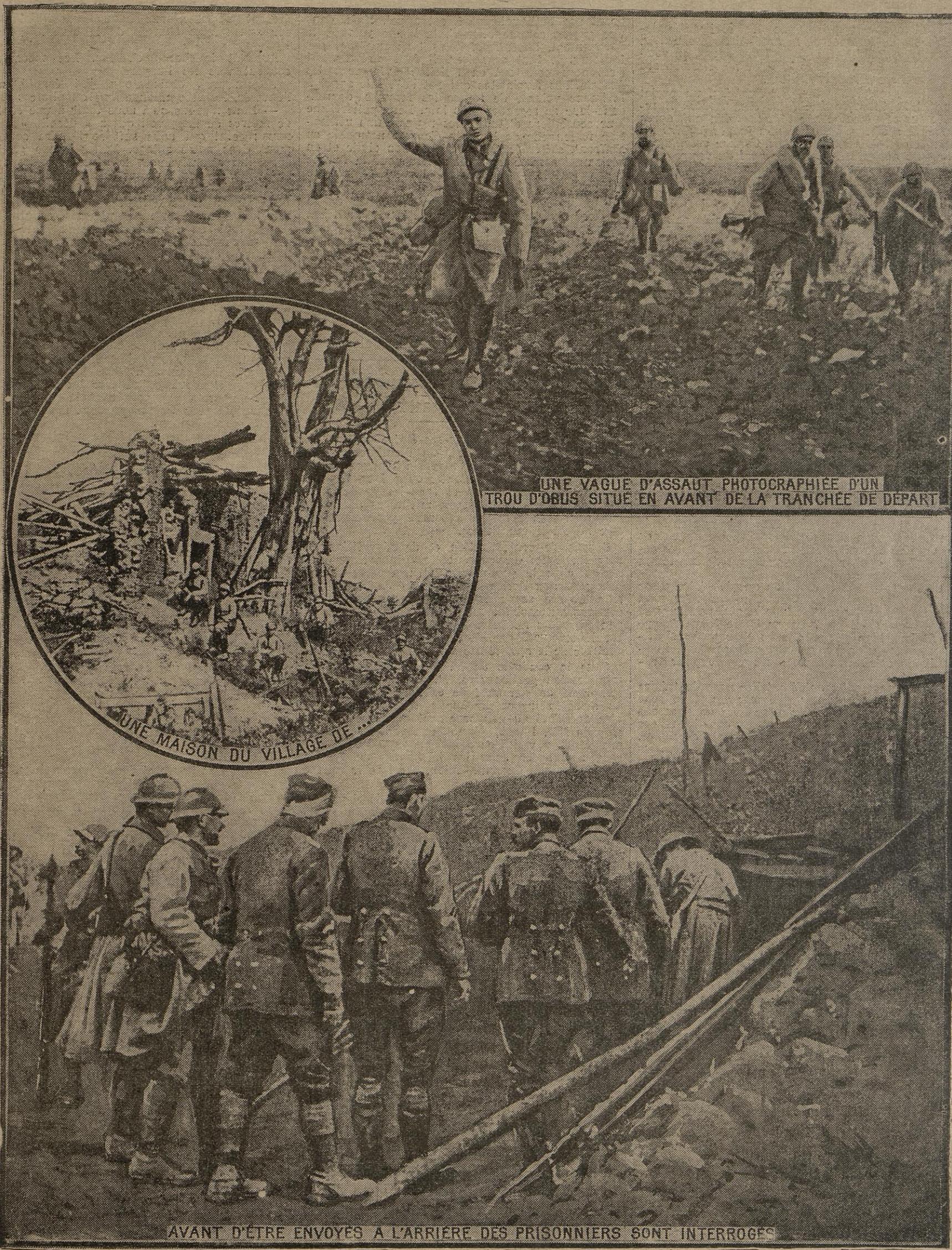
TRANCHEES FRANÇAISES ÉVACUÉES PAR LES NOTRES, À LA SUITE D'UNE AVANCE



LE VOIVODE MICHITCH (X) EN TOURNÉE D'INSPECTION

Le nom du voïvode Michitch, qui commande les valeureuses troupes serbes sur le front de Macédoine, est populaire en France. On voit ici ce chef, en tournée d'inspection, s'entretenant avec un groupe d'officiers. — En haut, la tranchée qui était, avant la dernière offensive, le point extrême du front de nos troupes et que celles-ci ont, depuis, très largement dépassée.

AU COURS DE LA DERNIÈRE OFFENSIVE DANS LA MEUSE



Parmi ces documents pris dans la Meuse, pendant les dernières opérations, figure la photographie d'un départ pour l'attaque. Les assaillants sont vus de face, du fait que l'opérateur se trouvait abrité dans un trou d'obus situé en avant de la tranchée. D'autre part, ce sont des prisonniers capturés dans la même affaire, et une vue de ruines dans un village conquis par nous.

LES FEMMES et la réquisition civile

L'Allemagne réquisitionne les civils; l'Angleterre enrôle femmes et hommes dans ses usines. Et nous, qu'allons-nous faire? Craignons, en voulant agir à « la française », qu'on ne laisse encore cette mesure à l'improvisation.

J'ai proposé, dans le *Petit Parisien*, un projet auquel l'opinion semble faire bon accueil. Il repose sur ce principe que *tout individu qui, après sérieuse révision, sera reconnu inapte à faire un combattant, doit être appelé à donner volontairement ou obligatoirement une part du temps qu'il emploie ou est capable d'employer à ses affaires*. A côté de la taxation des revenus, il faut établir la taxation du travail par les mêmes moyens et avec l'aide de commissions médicales.

L'armée auxiliaire, établie en temps de paix, ne répond plus aux nécessités de la guerre actuelle. On n'y verse pas tous ceux encore jeunes qui sont incapables de faire des combattants, mais seulement, parmi ces derniers, ceux qui ont certaines aptitudes physiques du point de vue militaire, alors qu'il s'agit de recruter des travailleurs. Ainsi un myope y est incorporé, et non un bossu. Or, il y a des besognes — celle de bureau par exemple — qu'un bossu pourra faire dans les services de l'armée, comme il les fait dans la vie civile.

La conséquence de ce principe est, d'abord, qu'il est inutile de militariser des travailleurs : il suffit de réquisitionner leur travail. L'armée auxiliaire n'a plus raison d'être sous sa forme actuelle. Des équipes, établies d'après les règles de l'industrie, sont des organismes plus souples et de meilleur rendement.

Il s'ensuit encore que le champ des aptitudes physiques à requérir s'élargit considérablement avec le cadre du travail à remplir. Un homme jugé trop infirme pour être pris et qui besogne dans le civil peut tout aussi bien, dans ses fonctions, être utilisé pour les besoins de l'armée.

Mais si une grosse infirmité n'est pas un obstacle au travail, l'âge l'est encore moins. Un homme de 55 ans qui fournit une belle activité dans ses affaires peut donner à l'Etat une part de son temps — je ne dis pas la totalité.

Et alors — c'est la question que je désire poser ici pour les lectrices d'*Excelsior* — si l'âge n'est pas un élément prohibitif de choix, pourquoi le sexe en serait-il un? En quoi une jeune femme de 25 ans, bien portante, sans charges, vaudrait-elle moins qu'un jeune homme de son âge, incapable de combattre mais assez valide pour travailler?

Les femmes ont montré qu'elles pouvaient faire la plupart des besognes que le préjugé de sexe leur interdisait, il y a trois ans. Ici ou chez nos voisins, elles sont entrées en masse dans les usines de munitions ; elles deviennent agents de police, facteurs, employées de chemin de fer, « hommes d'équipe » dans les gares. A Paris, les Compagnies de tramways ont été autorisées à essayer les femmes comme wattmen ; et la Compagnie des Tramways Sud m'a demandé d'examiner les candidates au point de vue de l'émotivité et du sang-froid. Et puisqu'elles travaillent partout, elles peuvent répondre à une réquisition, comme et mieux que l'homme âgé ou invalide.

Posons bien ceci d'abord qu'il s'agit de réquisitionner le travail — et de le payer — et non la personne, qui doit rester civile. La femme appelée — comme l'homme appelé — ne sera donc pas soldat, mais une simple travailleuse, ce qu'elle est déjà à l'usine de guerre et à la caserne.

Et ceci ensuite que, d'une part, on ne réquisitionne pas tout le travail, afin de ne pas désorganiser l'activité nationale, mais une partie (variant selon l'âge et les aptitudes physiques, de l'effort que l'individu fournit ou peut fournir ; et d'autre part que certains travaux — à condition que l'Etat les contrôle — dispenseront totalement ou partiellement de la réquisition. Que saurait faire de mieux un boulanger que de pétrir le pain? Et alors que pourrait faire de mieux une jeune femme, qui a la charge personnelle d'un nourrisson, que de s'en occuper? Et même une femme, qui a la charge personnelle du ménage d'une famille, que de s'y employer?

Et ceci encore, que chacun doit, autant que possible, être utilisé, à l'inverse de ce qui a lieu trop souvent pour l'armée auxiliaire, dans sa profession ou selon ses aptitudes, dans son foyer, et autant que possible après accord avec lui, les plus jeunes étant astreints aux travaux nécessitant un déplacement. Le sexe pourrait jouer là comme l'âge et conférer aux femmes ou aux jeunes filles — ainsi qu'aux vieux hommes — le privilège de ne pas être déplacées d'office.

Qu'objecteraient dans ces conditions pour faire aux femmes l'injure de ne pas les mettre ici sur le même rang que leurs frères et leurs maris?

Les femmes ont fait leur devoir dans la guerre. Elles ont accepté, dans toutes les classes sociales, des besognes de haut dévouement. Il faut notamment saluer bien bas celles qui, volontairement, se sont faites les servantes affectionnées de nos

Sentinelles du ciel

— Les rondes partent!

C'est le sergent de service au poste de commandement qui passe, dans chaque escadrille, l'annoncer aux pilotes chargés de la défense aérienne

Aussitôt le champ s'anime. Les mécaniciens courrent vers les hangars.

Aujourd'hui, observateur, j'ai écouté, avant l'envolée, les recommandations du pilote :

— Nous n'avons qu'à nous tenir à une centaine de mètres de l'appareil qui a « décollé » devant nous ; celui qui nous suit se tiendra constamment dans notre sillage. Faites bonne garde et surveillez attentivement la manœuvre des autres appareils. Ne craignez pas d'attirer mon attention chaque fois que vous croirez devoir le faire.

Nous prenons de la hauteur

sus du Bourget et nous piquons ensuite tout en continuant à monter. De gros nuages courrent dans le ciel, mais il y a des « trous » et l'on pourra passer facilement au-dessus de la couche nuageuse.

De temps à autre je me retourne ; sous le passe-montagne qui dissimule son visage, je vois à peine les yeux du pilote. Les mains sur les « ciseaux », le regard fixé sur ses appareils de bord, il chante. Je me penche vers son altimètre ; l'aiguille indique 1.500. Notre montée est rapide ; du doigt, le pilote me montre le compte-tours ; l'hélice tourne à 850.

Devant et derrière j'observe les autres avions. Comme nous, à peu près avec la même vitesse, ils montent vers les nuages dont nous nous rapprochons rapidement.

L'appareil qui nous précède a fait un crochet à gauche ; nous virons aussi et nous suivons

A 2.300 mètres nous atteignons un « trou » à travers lequel nous passons. Encore quelques minutes de montée et nous nous trouverons sous un ciel bleu, resplendissant de lumière et de soleil. Pendant quatre ou cinq minutes il semble que nous nous amusions au saut-de-mouton avec les nuages, mais peu à peu ils s'éloignent de nous, car notre ascension continue. Nous voici à 2.000, 2.900, 3.000 mètres.

A travers les « trous » je vois cependant

je reconnaiss

Nous sommes à 3.500 ; le moteur est au ralenti, et nous nous maintenons à cette altitude, tandis que d'autres vont plus haut et que certains sont restés au-dessous. Ainsi nous constituons un barrage à travers lequel nos adversaires auraient beaucoup de difficulté à passer

Depuis une heure et demie nous volons. Malgré les soins que j'ai apportés à me couvrir, je sens le froid aux mains et aux pieds. Le pilote est-il habitué à cette température? Il ne semble pas s'en préoccuper!

— Encore une demi-heure, me dit-il en souriant.

Il a deviné que l'appréciation du froid commençait à me faire trouver le temps long. Enfin, les dernières minutes s'écoulent ; nous voyons monter les avions qui prendront notre place ; nous pouvons donc descendre.

La main sur la manette des gaz, le pilote vient de réduire la vitesse de son moteur ; l'hélice tourne lentement, lentement ; le bruit du moteur s'adoucit ; le pilote se penche, ferme un robinet — le robinet d'essence — et je vois avec terreur l'hélice tourner encore plus lentement, puis hésiter et enfin s'arrêter. A la crainte que j'avais tout d'abord éprouvée succède une impression de bien-être indéfinissable ; l'appareil glisse, plus de vibrations, un calme absolu troublé seulement par le sifflement du vent dans les cordes, lorsque le pilote pique trop. Nous descendons ainsi de 3.500 ; la terre est proche ; nous arrivons ; un choc doux, c'est l'atterrissement devant les hangars où les mécaniciens vont équiper l'appareil pour la nuit.

Car ce n'est pas seulement le jour qu'il faut assurer la garde de — c'est encore et surtout la nuit. La tâche est alors plus difficile et plus périlleuse.

Souvent, les aviateurs s'en vont vers le ciel. Ils se confondent là-haut avec la nuit et les étoiles ; seule la lueur de leurs phares indique aux observateurs du sol le chemin qu'ils suivent dans l'immensité noire, et des passants attendus, ignorant leur présence, les prennent pour des astres filants.

Si elle est sans gloire, la tâche des aviateurs n'est pas sans peine et sans risque, et la liste de ceux qui sont tombés en service commandé témoigne qu'ils savent faire, eux aussi, le sacrifice de leur existence,

Rob.

blessés ; et tout ce qu'on pourra demander à celles-là, c'est de continuer leur grande œuvre.

Mais la France peut être obligée d'exiger plus encore de tous. Sans doute, on doit commencer par une réquisition volontaire pour le travail national. Sans doute, les Français et les Françaises répondront par enthousiasme à cet appel. Mais, dans une guerre comme celle-ci, la bonne volonté, le dévouement, l'héroïsme, hélas ! ne suffisent pas toujours. Il faut organiser, il faut prévoir. Et c'est pourquoi, tout en félicitant vivement les Associations féministes qui ont déjà fait appel à la bonne volonté de toutes les femmes, demandons-leur de regarder plus loin. Leur patriotisme leur conseillera d'étudier les règles d'une utilisation rationnelle de la main-d'œuvre nationale en s'offrant, s'il le faut, à la réquisition civile et en réclamant comme un droit absolu pour la femme d'être traitée — pour ce devoir — comme l'homme.

Que les Associations ne craignent pas de se montrer plus hardies qu'elles ne l'ont été au début de la guerre, alors que j'adjurais le gouvernement d'organiser la collaboration féminine dans les services annexes de l'armée. Les femmes, retenues par la timidité de leur sexe, hésitaient à réclamer hautement cette mesure, qui est aujourd'hui réalisée pour le bien de la défense nationale. Or, la réquisition civile intégrale est une autre arme de guerre dont dépend peut-être le salut de la patrie.

Docteur Toulouse.

Inauguration d'un magasin d'approvisionnement du service de santé

M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat, a inauguré, hier après-midi, un établissement de fondation nouvelle : le magasin d'approvisionnement du Service de Santé, chargé de fournir les denrées alimentaires et tous les produits de consommation aux hôpitaux militaires de Paris. Son action doit même s'étendre prochainement aux hôpitaux auxiliaires.

Organe de centralisation et de répartition, le magasin fait directement la plupart de ses achats chez le producteur. Il a également ses acheteurs aux Halles et au marché de la Villette. Il entrepose ses acquisitions et un service de camions automobiles lui permet de les distribuer aux entrepôts militaires, suivant leurs demandes. Un laboratoire, parfaitement outillé, permet le contrôle de la qualité des achats.

Sous la conduite de M. Viard, officier d'administration gestionnaire, M. Justin Godart, accompagné de son chef de cabinet, M. Bergeron, du médecin inspecteur Fieur, directeur du Service de Santé du gouvernement militaire de Paris ; de MM. Puech, député, et Achille, conseiller municipal, a visité en détail les installations qui sont aménagées dans les bâtiments de l'Ecole professionnelle Germain-Pilon, derrière le square du Temple.

La boucherie est installée au rez-de-chaussée ; les bureaux et les magasins de denrées non périssables se trouvent au premier étage. Au deuxième fonctionne le laboratoire. Tout à côté se trouve l'office de répartition où sont reçues et classées toutes offres et demandes. Au dernier étage sont situés les cuisines, le réfectoire et les chambres.

L'initiative de cette œuvre utile appartient à M. Justin Godart.

La crue de la Seine s'accentue

La montée de la Seine s'accentue. On a coté hier 2 m. 76 au pont Peyronnet, à Nogent-sur-Seine.

Selon l'avis du service hydrométrique, la cote atteindra 2 m. 85 à la même échelle, samedi prochain.



LES CONTES D'EXCELSIOR

La douceur des larmes

Dans ce régiment, composé en grande partie de Parisiens et de Méridionaux expansifs et bruyants, attendris ou gouailleurs, vivement impressionnables et toujours prêts à exprimer avec exubérance leurs variables états d'âme, cet homme pouvait passer pour une manière de phénomène.

Il était impassible et taciturne. L'émotion, la peur, la joie, la tristesse, l'enthousiasme, le désespoir, qui animaient ou stupéfaient tour à tour ses compagnons d'armes, semblaient être sans effet sur lui. Il supportait avec le même calme imperturbable la meilleure et la pire fortune. Son visage paraissait figé, à tout jamais, dans une expression immuable.

Les influences extérieures, qu'elles fussent bonnes ou mauvaises, matérielles ou morales, restaient sans prise sur sa magnifique indifférence. Il tendait l'échine à la pluie, patageait dans la boue, montait à l'assaut, lançait la grenade ou se terrait, sous les bombardements, comme il eût accompli une tâche quotidienne et monotone de salarié, courbé sur la besogne qui donne du pain et que l'on exécute sans joie et sans dégoût.

Quoi qu'il arrivât, que ses camarades fussent tués auprès de lui, que leur sang coulât par d'horribles blessures, ou que des ennemis, terrorisés, se rendissent en masse, accueillis par les joyeux lazzi des nôtres, il ne sortait pas de son étrange apathie. On eût dit que tout cela lui était étranger, qu'il n'en comprenait ni l'horreur ni la grandeur, qu'il était un spectateur morne et ennuyé, et non point l'un des acteurs du formidable drame. Une lueur passagère dans ses yeux sombres, une rapide contraction de ses mâchoires brutales, et c'étaient les seules marques des sentiments qui l'agitaient.

A coup sûr, cet homme ignorait le rire et les larmes.

Comme il se montrait, à tout prendre, un bon soldat et un loyal camarade, on avait fini par l'accepter tel qu'il était, et les nouveaux arrivants, provenant des renforts venus du dépôt, étaient à présent les seuls qui s'étonnaient de son silence presque absolu et de son étrange dédain de tout. Mais il n'avait point d'amis; son mutisme éloignait les confidences et sa froideur glacait les affections prêtes à se donner. D'ailleurs, il semblait aussi dépourvu d'attaches avec « ceux de l'arrière » qu'avec « ceux du front ». Il ne recevait point de lettres et il était le seul, peut-être, de tout le régiment, pour qui l'arrivée du vaquemestre ne constituait pas l'événement le plus important de la journée. Sans doute était-il incapable d'aimer, comme de hâir...

Il fut blessé, tandis qu'il tentait, avec quelques camarades, d'occuper, à la grenade, l'entonnoir que venait de creuser l'explosion d'une mine. Ayant roulé au fond de cet entonnoir, il fut relevé, quelques heures plus tard, par des brancardiers, qui furent frappés de ce que la douleur physique n'avait pas altéré cette figure impassible. Durant le transport, comme au poste de secours pendant le pansement provisoire, et comme à l'ambulance tandis que le chirurgien fouillait dans sa chair saignante pour en retirer les éclats de projectiles, l'homme ne laissa pas échapper une plainte. Et quand on l'eut couché entre des draps fins et blancs, loin du bombardement et des misères de la guerre, et qu'une femme se pencha vers lui, avec un sourire tendre et quasi maternel, il ne tressaillit même pas...

En vérité, c'était bien le plus insensible et le plus rude des hommes.

Sa blessure étant plus douloureuse que grave, il guérit rapidement et revint prendre sa place dans le régiment. Le jour de la prise de l'entonnoir, son courage avait été remarqué, et une récompense l'attendait. On lui apprit, en effet, qu'il était cité à l'ordre du régiment. Il haussa les épaules avec indifférence et gronda un « merci » sans chaleur...

Quand on fut au grand repos, une prise d'armes fut ordonnée pour la remise des décos. Dans un champ, le régiment fut rassemblé. Les capotes décolorées gardaient encore des traces de boue et de sang. Tous les casques étaient bosselés et barbouillés de fange. Il pleuvait, le terrain était mou. La plupart des hommes, harassés, protestaient contre cette cérémonie fatigante et qu'ils prétendaient inutile. Quelques-uns ricanaient et affectaient le plus grand mépris pour cette parade. Suivant sa coutume, notre homme ne manifestait ni contentement ni ennui. On eût dit que cela ne le concernait pas.

Mais lorsque les tambours battirent aux champs, lorsque le drapeau, issu de son étui, flotta au vent et que le colonel appela les soldats cités à l'ordre, n'eut plus envie de ricaner ni de protester. Un

frisson unique parcourut tous ces hommes assemblés dont une âme unique — l'âme française — habitait les corps fatigués.

D'une voix ferme, le colonel lisait chaque citation, puis il épingle la croix de guerre sur la poitrine de celui qui l'avait gagnée.

Quand il arriva devant l'homme que son insensibilité avait rendu célèbre dans le régiment, l'officier le considéra curieusement. Et il vit, tandis qu'il épingle la croix, il vit cette mâchoire brutale se contracter; un frisson bouleversa cette face et deux larmes jaillirent des yeux sombres...

Et l'homme qui passait pour un monstre d'indifférence murmurait, d'une voix rauque : « C'est bon de pleurer... »

Leon Groc.

La crise de la vie chère

C'est aujourd'hui que la nouvelle taxe sur le sucre est applicable, mais les vendeurs en ont déjà profité.

Les nouvelles taxes « sur la consommation » sont applicables à dater du 1^{er} janvier. Mais, en ce qui concerne les produits inscrits au barème de taxation de la préfecture de police, elles ne peuvent être réellement effectives que tout autant que les nouveaux prix qui en sont la conséquence ont été officiellement inscrits. De nombreux magasins n'ont pas hésité, néanmoins, à devancer la date d'application des majorations, et ces bénéfices supplémentaires auront profité non pas au Trésor, mais à eux seuls.

La vente du sucre en fournit un exemple caractéristique. Le *Journal officiel* a publié hier matin un arrêté taxant les sures en gros. De 25 francs au 31 décembre 1916 les droits ont été portés à 40 francs.

L'augmentation est donc de 15 francs par 100 kilos, de 15 centimes par kilo. Et c'est à partir d'aujourd'hui seulement que les nouvelles inscriptions au barème de la taxation du détail doivent indiquer que le prix du sucre granulé est fixé, jusqu'à nouvelles modifications, à 1 fr. 45 le kilo, et du sucre cassé mécanique à 1 fr. 55.

Or, depuis le 1^{er} janvier, le sucre a été vendu, dans certains magasins, 1 fr. 70 et 1 fr. 80 le kilo; dans d'autres, la vente en a été tout simplement suspendue!...

Les produits qui ne sont pas soumis à la taxation de la préfecture de police subissent aussi, sous le prétexte des nouvelles taxes, des hausses que rien ne justifie. C'est ainsi que le vin, dont les prix, en raison du résultat de la dernière récolte, devraient marquer une tendance à la baisse, est vendu, dans la plupart des magasins, 1 fr. 10 le litre, alors qu'il ne coûtait à l'acheteur que 90 centimes le 31 décembre. La nouvelle taxe sur le vin, telle que l'a votée le Parlement, n'est que de 5 centimes par litre!

Et le lait lui-même, qui n'a été l'objet d'aucune menace fiscale, renchérit à son tour. Tout comme avant, le lait est fourni aux détaillants au prix de 38 centimes. Il était couramment revendu 45 centimes le litre. Puis, les laitiers n'ont plus voulu vendre que par demi-litre, au prix de 25 centimes, et les ménagères qui avaient longuement stationné dans le froid ou sous la pluie, devant la boutique, trop heureuses d'être servies enfin, même en quantité insuffisante, ne protestèrent point contre l'augmentation dissimulée. Maintenant, elle s'affirme sur le prix du litre même, que les vendeurs ne cèdent que moyennant 50 et même 55 centimes!

Pour atténuer les accès de la crise, toujours latente, de « la hausse », ce sont moins les règlements qui font défaut que leur application.

La taxation des charbons

La commission sénatoriale chargée de l'examen des textes relatifs à la taxation des denrées s'est réunie, sous la présidence de M. Goy, pour continuer l'examen et la discussion du projet de loi concernant « la taxation des charbons domestiques ».

Prenant en considération, d'une part, la crise actuelle des quantités, d'autre part l'impossibilité où l'on est en ce moment d'établir la prévision, base indispensable de la taxation au détail, la commission, à la majorité, a conclu au rejet de l'article premier du projet de loi. Cet article premier contenait le principe de la taxation, cette décision entraînerait l'ajournement de la réforme.

Remise de décos

Une remise de décos a eu lieu, hier après-midi, dans la cour d'honneur des Invalides.

Le général Cousin a remis à des officiers et des soldats qui se sont particulièrement distingués dans les derniers combats 6 croix de chevalier de la Légion d'honneur, 119 médailles militaires et croix de guerre. En outre, il a remis aux familles de soldats morts au champ d'honneur 18 médailles militaires et croix de guerre.

Les honneurs étaient rendus par la musique du 230^e régiment d'infanterie territoriale et une compagnie de fusiliers marins.

THÉATRES

UN POÈTE SOLDAT À LA COMÉDIE-FRANÇAISE : LE CAPITAINE ALFRED DROUIN

La Comédie-Française ajoutera dimanche, à sa dernière matinée du *Bourgeois gentilhomme*, un acte inédit en vers, *Pour la victoire*, qui aura comme interprète M. Albert Lambert fils et Mme Delvair. L'auteur est le poète soldat Alfred Drouin, longtemps menacé de l'amputation du bras gauche, et qui ne veut pas que le fait d'avoir été grièvement blessé, tenu pour mort, vienne servir en l'occurrence sa réputation littéraire. Capitaine d'infanterie coloniale actuellement attaché à l'état-major particulier du ministre de la Guerre, M. Alfred Drouin s'est révélé au monde des lettres par des œuvres poétiques qui lui ont valu d'être notamment lauréat du prix Coppée. *La Jonque victorieuse*, *Du sang sur la mosquée* sont parmi ses livres les plus souvent cités. Le premier résume un long séjour en Indochine, le second, préfacé par le



M. ALFRED DROUIN

général Lyautey, fixe des impressions cueillies au cours de l'épopée marocaine.

L'acte qui permettra au poète de faire ses débuts au Français présente un drame intérieur, d'un développement sobre et d'une puissance concentrée. Par le vers et les idées, l'auteur prouve son amour de la tradition, son culte pour Racine, son goût intrinsèque pour la belle forme, le moyen simple, la clarté franche et la noblesse sincère.

Pour la victoire, c'est, de la part d'un officier blessé qui aurait droit au repos, la détermination de servir encore; c'est le conflit qui oppose à cette ambition l'amour humain de l'épouse; c'est, enfin, l'esprit d'abnégation et de sacrifice de la Française devant la volonté de celui qui est soldat avant tout. Ces deux consciences, d'abord animées par des sentiments dissemblables, finissent donc par s'accorder, se compléter. Le drame est dans la courte hésitation qui précède l'adhésion de la plus faible au nouveau don de soi librement consenti par la plus forte.

PETITE GAZETTE DE LA COMÉDIE

Hier jeudi, très belle matinée, dont le seul défaut est de nous avoir infligé un entr'acte de 37 minutes entre *Athalie* et *les Nouveaux Pauvres*!

Les abonnés ont fort applaudi la sublime tragédie de Racine et ses ardents interprètes. Je m'arrête cette fois au rôle d'Athalie joué de façon si originale par Mme Weber.

Le personnage a été le plus souvent déformé par des actrices qui, sous l'influence d'une fâcheuse légende, en faisaient une extravagante mégère. C'est voir Athalie avec les yeux de Joad. Mme Weber nous ramène à une conception plus humaine; la femme qu'elle nous montre est sans doute autoritaire, ambitieuse; comme beaucoup d'autres chefs de peuple, elle n'a pas reculé devant le meurtre de créatures innocentes pour conquérir, puis raffermir son pouvoir qu'elle défend maintenant contre les visées de Joad; avec cette interprétation, *Athalie* nous apparaît sous la forme d'une tragédie toute guerrière, dont le fond du sujet n'est autre que la crise aiguë d'un conflit entre le pouvoir civil et le pouvoir religieux.

Mme Weber prête à son Athalie un magnifique aspect et la fière allure d'une souveraine; elle lui conserve aussi la vive sensibilité que Racine y a mise; car le songe n'est qu'une manifestation du remords, et lorsque Athalie, interrogé par Eliacine, s'efforce de l'attirer, de le séduire, elle est sincèrement subjuguée par le charme de cet enfant. Au 5^e acte, Mme Weber exprime avec une rare puissance l'orgueilleuse fierté de la fille d'Achab qui, se ressaisissant après un premier cri de douleur et d'effroi, lance avec une vénémente énergie sa malédiction prophétique contre Joad avant de tomber en reine sur le champ de bataille.

Aussi le succès personnel de Mme Weber est-il très grand dans le grand succès de l'ensemble.

Les Nouveaux Pauprères délassent et réjouissent le public.

Le soir, on redonne *Primeroise*.

Emile Mas.

La taxe et les théâtres. — La taxe non encore officiellement appliquée est acceptée par les directeurs de théâtre, qui, cependant, la déplorent, cela va sans dire. Par contre, une réunion des directeurs de concert et de music-hall s'est terminée par un ordre du jour d'énergique protestation contre une mesure qui « consiste à frapper de 40/0 les places populaires, alors que les places de luxe ne sont frappées que de 8/0 ». Cet ordre du jour fait en outre connaître au public « qui ne le sait pas assez que, seule, la corporation du spectacle abandonne déjà à l'Assistance publique 10/0 brut de ses recettes ».

La première d'aujourd'hui. — A 8 h. 45, première représentation au Gymnase de la *Vieille des armes*, cinq actes de MM. Claude Farrère et Lucien Népote.

Les relâches d'aujourd'hui. — La Comédie-Française, l'Odéon et Sarah-Bernhardt feront relâche aujourd'hui.

ATTRACTONS -- CINEMAS

AU GAUMONT-PALACE. — La série des grands spectacles du Gaumont-Palace se continue avec succès. Après une comédie dramatique, *l'Instinct est maître*, il nous est présenté *Jack, le Chimpanzé*, roman d'aventures en trois parties interprété par un singe.

Tout Paris voudra voir ce film prodigieux.

En raison du changement d'horaire du Métro, le spectacle commencera à 8 h. 45 précises.

Location 4, rue Forest, 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73.

A L'OMNIA-PATHE. — *Le droit de la vie*, drame magnifique de M. Abel Gance, avec Mlle Braban, MM. Mathot et Vermoy ; *Comment Rigadin se tire d'affaire* ; *Les insectes de nos ruisseaux*. Les actualités militaires : *Monastir* ; *la Lutte contre les gaz asphyxiants* ; le 9^e épisode du *Masque* ; *la Flèche empoisonnée* ; tel est le programme que l'Omnia donne cette semaine dans sa salle unique avec son admirable projection.

VENDREDI 5 JANVIER

Opéra. — Samedi, à 7 h. 30, *Patrie*.

Comédie-Française. — Samedi, à 8 heures, *les Caprices de Marianne*, *Riquet à la Houppette*.

Opéra-Comique. — Samedi, à 7 h. 30, *Marouf, savetier du Caire*.

Odéon. — Samedi, à 7 h. 30, *Marie Tudor*.

Trianon-Lyrique. — A 8 heures, *les Diamants de la couronne*.

Antoine. — A 8 h. 30, *le Crin de Sylvestre Bonnard*.

Athènes. — A 8 h. 15, *Je ne trompe pas mon mari*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, *Jean de La Fontaine*.

Châtellet. — Samedi, à 7 h. 30 ; dimanche, à 2 h. et à 7 h. 30, *Dick, roi des chiens policiers*.

Gaîté. — A 8 h. 40, *Miette*.

Gymnase. — A 8 h. 15, *la Veille d'armes*.

Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, *la Roussotte*.

Th. Michel. — A 8 h. 45, *Bis* !

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Madame et son fils*.

Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 30, *l'Amazone*.

Sarah-Bernhardt. — A 8 h. 15, *l'Aiglon* (sauf lundi et vendredi).

Apollo. — A 8 heures, *les Maris de Ginette*.

Capucines (tél. Gut. 56-40). — A 8 h. 15, *Crème-de-Menthe*...

All : revue ; la Clef ; Aux Chandelles !

Réjane. — A 7 h. 45, *l'Oiseau bleu*.

Renaissance. — A 8 heures, *la Guerre et l'Amour*.

Scala. — A 8 heures, *la Dame de chez Maxim*.

Variétés. — A 8 h. 15, *Moune* (Max Dearly, Jane Renouardt).

MUSIC-HALLS, ATTRACTONS, CINEMAS

Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, *la Revue anticafardiste*.

Olympia (Central 24-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 15, *Jack, le Chimpanzé*.

Loc. 4, r. Forest, 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73.

Omnia-Pathe. — *Le droit de la vie* ; *Les insectes de nos ruisseaux* ; *le Masque* (9^e épisode). Actualités militaires.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 5 JANVIER 1917

TRIBUNAUX

Torts réciproques

M. Béret, conseiller municipal du quartier de la Porte-Saint-Martin, et Mme Béret, étaient poursuivis pour coups et blessures réciproques, devant la dixième chambre correctionnelle présidée par M. Leydet. Le tribunal a rendu, hier, son jugement.

« Attendu, y est-il énoncé, que l'instruction et les débats ont établi que, dans les derniers mois de l'année 1915, le ménage des époux Béret a été troublé, à différentes reprises, par de véhémentes altercations ;

« Que ces scènes ont eu pour théâtre, soit le domicile des époux Béret, 27, boulevard Magenta, soit le bureau, 119, rue du Faubourg-Saint-Martin, où M. Béret, comme conseiller municipal du quartier, s'occupait d'œuvres philanthropiques, et où sa femme venait le rejoindre... ;

« Par ces motifs, déclare les époux Béret coupables de s'être réciproquement porté des coups et fait des blessures, les condamne chacun à 25 francs d'amende. »

Comptable indélicat

Le conseil de guerre de Bourges, le 11 avril 1915, condamnait Claude Moley à cinq ans de prison pour faux et usage en matière d'administration militaire.

Moley comparaissait à nouveau, hier, devant le tribunal correctionnel de la Seine, sous l'inculpation de détournements au préjudice de la « Société Dymand-Phare Eyquem », ayant son siège boulevard Pereire.

Comptable à cette société avant la déclaration de guerre, Moley s'était approprié, en quelques semaines, divers encaissements formant un total de 7.331 francs. Dix-huit mois d'emprisonnement lui ont été infligés.

Receleurs de titres

M. Lorençais, ancien négociant parisien, retiré à Château-du-Loir, avait été victime d'un cambriolage, vers la fin d'août dernier. Des titres, des bijoux et du numéraire, pour une somme importante, lui avaient été dérobés, et les recherches de la police pour retrouver les malfaiteurs ne donnèrent aucun résultat.

Les titres, frappés d'opposition, permirent de découvrir les receleurs, Edmond Mignot et Philippe Tarel.

La huitième chambre correctionnelle les a condamnés, hier, Mignot à dix-huit mois d'emprisonnement, et Tarel à six mois de la même peine.

Les voleurs de soldats

A la gare des Batignolles, un employé, Antoine Maraud, avait été surpris, dérobant, dans un wagon, des colis adressés à des militaires.

La dixième chambre correctionnelle l'a condamné, hier, à huit mois de prison.

Un drame conjugal

NANCY, 4 janvier. — Le conseil de guerre siégeant à Tantonville a condamné, hier, à huit ans de réclusion et à la dégradation militaire le cavalier Louis-Hubert Berufry, âgé de vingt-neuf ans.

Berufry, qui est originaire de Dieulouard, est l'auteur du drame qui s'est produit boulevard Lobeau, à Nancy, dans le courant du mois d'avril dernier. Venu en permission, Berufry, qui est père de sept enfants, eut avec sa femme une explication à la suite de laquelle il porta plusieurs coups de rasoir à la malheureuse, qui tomba, baignant dans son sang et ne tarda pas à expirer.

la garde de la petite fille à sa mère, sous le contrôle d'un conseil de famille.

Ce raisonnement était si simple, les événements futurs si normalement présentés que la jeune femme sentit sa première inquiétude se dissiper peu à peu. Elle entrevoit la délivrance de Germaine comme très prochaine, et, sans chercher les complications que son esprit d'ailleurs repoussait, elle se sentait rassurée.

Les deux jeunes gens avaient minutieusement tracé l'emploi de leur temps, et celui-ci était arrêté de telle façon que pas une seconde n'en était laissée au hasard.

André se rendit d'abord à la Place faire viser ses papiers et déposer une demande pour être versé dans l'aviation. Avant la déclaration de guerre, il avait participé à de nombreux envois. Il était déjà aviateur réputé quand il s'était engagé, mais soit qu'il ne crût pas à l'avenir de cette nouvelle arme, qui pourtant devait s'affirmer comme redoutable, soit qu'il préférât s'éloigner de France, il avait choisi l'armée d'Afrique.

A présent, sa résolution était changée.

— Je veux, dit-il à sa sœur, aller là où on se battra le plus et le plus tôt possible, et puis je serai plus près de toi, plus à même de t'aider. D'ailleurs, mon devoir est ici, non ailleurs.

Madeleine serra silencieusement la main de son frère.

Elle était plongée dans ses pensées, mais elle voyait cependant combien le décor familier des rues de Paris avait déjà changé d'aspect. Beaucoup de boutiques restaient fermées, beaucoup de fenêtres closes par leurs volets. Il semblait de toute évidence que déjà de nombreuses personnes avaient quitté Paris.

Çà et là, à quelques fenêtres, des drapeaux flottaient. Les passants, beaucoup plus rares, avaient des mines graves et soucieuses, les camelots hurlaient les journaux qui se succédaient de demi-heure en demi-heure.

On va réorganiser

l'enseignement secondaire des jeunes filles

Le ministre de l'Instruction publique vient de créer une commission extraparlementaire chargée d'examiner les modifications à apporter à l'organisation des études et aux sanctions de l'enseignement secondaire public des jeunes filles.

Cette commission est composée de MM. Charles Dupuy, sénateur, qui a été nommé vice-président de cette commission, ainsi que MM. Simeyan et Liard, vice-recteur de l'Académie de Paris ; de MM. Henry Bérenger, de Las-Cases, Lintilhac, Steeg, sénateurs ; Paul Beauregard, Léon Bérard, Bouffandeau, Dessoye, Charles Dumont, Pierre Dupuy, Ellen Prévot, Groussau, Landry, Paul Painlevé, Adrien Veber députés ; MM. Lucien Poincaré, directeur de l'Enseignement supérieur ; Coville, directeur de l'Enseignement primaire ; Appell, doyen de la Faculté des sciences de l'Université de Paris ; Alfred Croiset, doyen de la Faculté des lettres de l'Université de Paris ; Larnaude, doyen de la Faculté de droit de l'Université de Paris ; Landouzy, doyen de la Faculté de médecine de l'Université de Paris ; Camille Séé, conseiller d'Etat ; de Mmes Amieux, directrice du lycée Jules-Ferry, à Paris ; Caron, directrice du lycée de jeunes filles de Bordeaux ; Picot, professeur au lycée Victor-Duruy, à Paris ; Mme Suran-Mabire, professeur au lycée de jeunes filles de Marseille, vice-présidente de la Fédération nationale des professeurs de lycée et du personnel de l'enseignement secondaire féminin.

M. Blutel remplira les fonctions de secrétaire. MM. Vigier, chef du 3^e bureau de la direction de l'enseignement secondaire, et Wissemans, chef du 1^{er} bureau de la direction de l'enseignement secondaire, seront adjoints au secrétaire.

LES SPORTS

Remise de médailles d'or de l'Aé.C.F. — Au cours du dîner mensuel de l'Aé.C.F., M. Henry Deutsch (de la Meurthe), président, a remis, hier soir, la grande médaille d'or de l'Aéro Club de France au sous-lieutenant pilote aviateur Albert Deullin, pour l'aviation de chasse, et à l'enseigne de vaisseau pilote aviateur André Lorfèvre, pour l'aviation maritime. Le général Bailloud assistait à la réunion, ainsi que de nombreuses personnalités des meilleurs militaires aéronautiques.

Le capitaine Verdurand et le sous-lieutenant Georges Guynemer, pilotes aviateurs, titulaires de la grande médaille d'or de l'Aé.C.F., assistaient à cette réunion.

La convalescence de Dorme. — Depuis quelque temps, dit *Sporting*, on n'entend plus parler de l'adjudant Dorme, qui nous avait habitués à des exploits aussi réguliers que brillants. Nous connaissons maintenant le pourquoi de l'inaction momentanée de ce dernier. L'excellent pilote vient, en effet, d'être blessé légèrement par un éclat d'obus dans le piceps droit. Il a eu la bonne fortune d'être soigné à l'hôpital Lariboisière, par l'éminent professeur Chaput, qui, dernièrement encore, prodigiait ses soins à son fils, un autre de nos grands « as », qui achève en ce moment sa convalescence. Dorme est maintenant rétabli, et, à l'heure où paraîtront ces lignes, il sera retourné au front.

Les feuilles mentionnaient encore que les armées allemandes, ayant violé le Luxembourg, sommaient la Belgique de leur livrer passage, ce que son roi refusait. Enfin, la flotte anglaise mobilisait, et lord Asquith déclarait officiellement que l'Angleterre se rangerait aux côtés de la France et de la Russie.

Les nouvelles n'étaient pas alarmantes : André en fut joyeux et Madeleine en conçut l'espoir que Germaine et son père n'avaient pu encore quitter la Belgique.

Il fut décidé que Madeleine se rendrait au Palais mettre M. Bauchard au courant des événements. Si le juge ne lui conseillait pas d'autres démarches, elle irait ensuite chez son père, à l'usine, rue Grange-aux-Belles ; de là, au pied-à-terre que son mari avait loué, rue de la Ferme, à Neuilly-Saint-James.

Elle et André devaient se retrouver devant la gare de Lyon, où tous deux dineraient. Puis le jeune homme prendrait son train.

Le frère et la sœur se quittèrent boulevard Saint-Germain. André s'en alla aux Invalides. Madeleine continua sa course vers le Palais de Justice où elle arriva à 4 heures.

Le juge la reçut immédiatement. Madeleine le mit au courant des événements et lui montra la lettre d'Othon.

Le magistrat avait déjà vu bien des choses dans sa vie. Il déclara qu'il avait eu affaire à des scélérats auxquels ce même M. Othon Weimer aurait pu rendre des points, et que, à tout prendre, s'il avait de la sympathie à perdre, elle irait plus à ceux-ci qu'à celui-là.

E. - M. LAUMANN et JEAN BOUVIER

L'OTAGE

Grand roman d'aventures et de guerre

PREMIERE PARTIE

LE CALVAIRE D'UNE MÈRE FRANÇAISE

III

Conciliabule

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : aujourd'hui vendredi, Saint-Siméon.

CORPS DIPLOMATIQUE

— Le lieutenant-colonel d'artillerie breveté hors cadres *La Vergne* est nommé attaché militaire à l'ambassade de la République française en Russie.

— Le comte *Granville*, conseiller de l'ambassade britannique à Paris, chargé de représenter actuellement le gouvernement britannique à Salonique auprès du gouvernement provisoire de M. Venizelos, avec le titre d'agent diplomatique, a quitté Paris avec la comtesse *Granville*.

INFORMATIONS

— Parmi les noms des nouveaux légionnaires promus à l'occasion du Jour de l'an, nous relevons celui du capitaine *Louis Quesnel*, sénateur de la Seine-Inférieure, du service des chemins de fer, aux armées depuis le début de la guerre, bien qu'appartenant à une classe non mobilisée.

MARIAGES

— Hier a été bénie, en l'église Saint-Pierre du Gros-Caillou, le mariage de *Mlle Jeanne Chabrier*, fille de notre confrère Henri Chabrier, avec le commandant d'artillerie coloniale *Leon Amenc*, chef d'escadron au 107^e d'artillerie lourde, chevalier de la Légion d'honneur, deux fois cité à l'ordre du jour.

— Dans l'intimité vient d'être célébré, en l'église de Mombardon (Gironde), le mariage de *M. Léon de Barthès*, baron de Montfort, lieutenant aviateur, décoré de la croix de guerre, avec *Mlle de Vassal-Montviel*.

— En la chapelle Mac-Carthy, à Toulouse, a été bénie le mariage de *Mlle Adrienne de Felzins*, fille de feu le baron de Felzins et de la baronne née Lestapis, avec *M. Bernard de Saint-Sernin*, capitaine adjudant major au 157^e de ligne, décoré de la croix de guerre.

— Le mariage de *Mlle Marie Lafond*, fille de notre distingué confrère *M. Joseph Lafond*, directeur du *Journal de Rouen*, avec *M. André Manchon*, manufacturier, lieutenant au 1^{er} Hussards, décoré de la croix de guerre, vient d'être célébré en l'église Saint-Gervais, à Rouen.

NAISSANCES

— *Mme Philippe de Boiry*, née de Buchepot, a mis au monde, à Orléans, une fille : *Yvonne*.

— *Mme Jacques de Jubécourt* a donné le jour à un fils : *Etienne*.

DÉUILS

Nous apprenons la mort : du professeur *J.-B.-A. Chauveau*, membre de l'Académie des Sciences et de l'Académie de Médecine, décédé, âgé de quatre-vingt-neuf ans, en son domicile, 4, rue du Cloître-Notre-Dame. Le défunt fut une des grandes figures de la science biologique contemporaine, vétérinaire de haute valeur, physiologiste réputé et pathologiste éminent. Le professeur Chauveau était, depuis 1886, membre de l'Académie des Sciences. Il entra en 1891 à l'Académie de Médecine, dont il devint président en 1913, et était commandeur de la Légion d'honneur ;

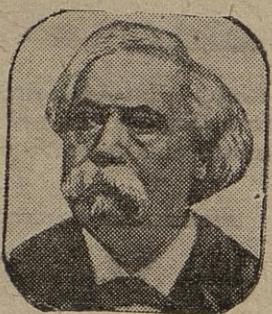
Du général *Mladen Yankovitch*, de l'armée serbe, décédé à Paris, où il était de passage ;

De *Mme veuve Pierre-Bouilloux-Lafont*, décédée à Nantua-en-Vallée (Charente), grand'mère de M. Marcel Bouilloux-Lafont, conseiller général, maire d'Etampes, de M. Maurice Bouilloux-Lafont, député du Finistère, et de Mme Louis Jay ;

De *Mme Fabre Roustant de Navacelle*, décédée à Boulogne-sur-Mer ;

De la marquise de *Maleissye*, douairière, née de La Fresnaye, décédée, âgée de quatre-vingt-cinq ans, en son domicile, 35, rue Marbeuf ;

— Hier ont eu lieu, à l'église Saint-Philippe du Roule, les obsèques de *M. Aimé Arnou*, employé aux ateliers de composition d'*Excelsior*, décédé à l'âge de quarante-six ans. L'inhumation a eu lieu au cimetière de Bagneux.



PROFESSEUR CHAUVEAU

FAITS DIVERS

PARIS

Est-ce un crime ? — Hier matin, à 8 heures, on a trouvé morte dans son logement, situé 4, rue de l'Union, à Aubervilliers, une journalière nommée Catherine Canu, née Lossignol, âgée de vingt-sept ans.

Les constatations et l'enquête ont établi que le décès ne pouvait être attribué à une cause naturelle et qu'il y avait suspicion de crime.

En conséquence, le cadavre a été transporté à la Morgue et le Parquet informé.

Ecrasés par des tramways. — A 9 h. 1/2, hier matin, en face du numéro 36 de la rue Bolivar, en voulant monter dans un tramway en marche, le soldat Léonard Caré, âgé de vingt-trois ans, du 89^e d'artillerie lourde, en permission, 42, rue de Belleville, est tombé et a eu la jambe droite sectionnée par l'une des roues du véhicule. Il a été admis à l'hôpital Villemin.

— Route d'Orléans, au lieu-dit « Pont-Royal », à Arcueil, une femme, âgée d'une trentaine d'années et dont l'identité n'a pu encore être établie, a été écrasée par un tramway de la Compagnie d'Arpajon. Le corps est à la Morgue.

ÉTRANGER

Accident de chemin de fer en Ecosse. — LONDRES. — Un train bondé de voyageurs, allant d'Edimbourg à Glasgow, a déraillé, près de Ratho, une locomotive arrêtée sur la voie.

On a relevé, jusqu'à présent, onze tués et quarante-trois blessés.

Assassinat d'un employé indigène au Maroc. — LONDRES. — Le *Times* apprend de Tanger qu'un employé indigène au consulat britannique de Tétouan a été attiré au consulat allemand, où il a été froidement assassiné. Son cadavre était encore au consulat quand les autorités espagnoles sont arrivées sur les lieux.

Un bac fait naufrage. — GENÈVE. — On mande de Kochen que, dans une localité voisine, à Beilstein, sur la Moselle, un bac a coulé hier après-midi. Une vingtaine de personnes, pour la plupart des femmes et des enfants, ont été noyées. Deux enfants ont été sauvés.

La Bourse de Paris

DU 4 JANVIER 1917

La fermeté s'accentue dans la majorité des compartiments en même temps que s'accroît quelque peu le volume des transactions. En somme, la séance d'aujourd'hui a été très satisfaisante sous l'influence de la hausse continue de notre 3/00 perpétuel, qui s'avance à 61,75. Dans le groupe des fonds étrangers, on a coté 106,10 les petites coupures d'Extrême.

Aux établissements de crédit, le Lyonnais regagne une fraction minimale à 1.202. Les progrès ont été plus sensibles du côté des grands Chemins français, sur le Nord à 1.324 et sur l'Orléans à 1.110. De même, parmi les lignes espagnoles, le Saragosse passe à 432, les Andalous à 420.

En ce qui concerne les Cuprifières, nous les laissons en bonne posture, le Rio à 4.786, le Boléo à 4.018.

Sur le marché en banque, les industrielles russes ont des fortunes diverses. Avance des porphyriques américaines.

COURS DES CHANGES

Londres, 27,70 ; Suisse, 116 ; Amsterdam, 238 ; Petrograd, 172 ; New-York, 583 1/2 ; Italie, 85 ; Barcelone, 625.

METAUX A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili disp., 133 1/2 ; cuivre liv. 3 mois, 129 1/2 ; électrolytique, 143 1/2 ; étain comptant, 181 3/4 ; étain liv. 3 mois, 183 1/2 ; plomb anglais, 31 1/2 ; zinc comptant, 50 1/2 ; argent, l'once 31 gr. 1.035, 36 d. 1/2.

GOUTTES DES COLONIES DE CHANDRON

CONTRE

MAUVAISES DIGESTIONS, MAUX D'ESTOMAC, Diarrhée, Dysenterie, Vomissements, Cholérite

PUISSANT ANTISEPTIQUE DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

DANS TOUTES LES PHARMACIES. VENTE EN CROS. 8, R^e Viennne. Paris.

Pour obtenir
Le rendement maximum,
La plus grande vitesse,
La sécurité absolue
de leur fonctionnement,

les appareils de locomotion automobile de tous systèmes employés dans la zone des armées sont munis du

Carburateur ZÉNITH

Société du Carburateur ZÉNITH

Siège social et Usines : 51, Chemin Feuillat, LYON

Direction à PARIS : 15, rue du Débarcadère

Usines et succursales : LYON, PARIS, LONDRES, BRUXELLES, LA HAYE, MILAN, TURIN, DÉTROIT, GENÈVE, NEW-YORK.

Le siège social de Lyon répond par retour à toutes demandes de renseignements d'ordre technique ou commercial.

Envoi immédiat de toutes pièces.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAUT.
 Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Dans le salon, elle trouva le domestique qui l'avait introduite. Elle le questionna :

— Depuis quand mon père est-il dans cet état ?

Il y avait deux jours aussi que Othon Weimer avait quitté Saint-Germain; cette coïncidence frappa la jeune femme.

— Comment cela est-il arrivé ?

— Le matin, Monsieur ne voyant pas Mlle Weimer, entra dans sa chambre... Cette chambre était dans le plus grand désordre, les écrins à bijoux par terre, tout le linge de corps enlevé... et puis...

— Et puis... quoi ?... Allons, parlez... Je suis sa fille, j'ai le droit de tout savoir.

— Et puis Monsieur, revenant dans son cabinet, s'aperçut que son coffre-fort avait été forcé et que les valeurs qu'il contenait avaient disparu. Il y avait une lettre sur le bureau. Monsieur l'ouvrit, porta les mains à sa tête en criant : « Voleuse ! » et s'abattit. Nous l'avons porté sur son lit, un médecin est venu, et voilà tout, madame.

— Bien, je vous remercie. Je dois m'absenter encore, mais je reviendrai ce soir : dressez-moi un lit dans le salon.

— Bien, madame... La lettre... Quelle lettre ?

— La lettre que Monsieur a trouvée sur son bureau, elle y est encore.

— Conduisez-moi.

Le domestique, lui ouvrant une porte, s'effaça. Sur le bureau se trouvait une lettre froissée par un violent mouvement de colère.

Madeleine, penchée, lut :

— Je pars avec mon frère, le capitaine Othon Weimer, en Allemagne, notre cher pays, pour la grandeur duquel nous avons accepté, lui d'être votre employé, moi votre femme. »

— Adieu.

— CHARLOTTE. — P.-S. — Je me paie, comme il est légitime à mes yeux. »

(A suivre.)

Cette boutade, qui sembla le soulager, lui rendit sa bonne humeur.

Tout ceci, madame, dit-il à Madeleine, est excellent pour vous ; je vais aller voir le président du tribunal, s'il le faut même, le procureur général, et, dès ce soir, des mesures seront prises vis-à-vis de l'enfant. En ce qui vous concerne, les événements et cette lettre font plus pour votre cause que tous les services du monde. Avant quinze jours, votre divorce sera prononcé : *Ha-bemus confidentem reum*.

Et, tout heureux de sa citation, le juge se frotta les mains.

— Alors, monsieur le juge, vous ne me conseillez pas d'obéir à cette odieuse lettre ?

Le juge eut un moment d'hésitation. Il était embarrassé par la question.

— Mon Dieu, madame, dit-il après un moment de silence, vous me prenez de court. Il m'est difficile, très difficile même, de vous donner un conseil de la nature de celui que vous me demandez. Vous seule pouvez prendre une décision si grave. Mais ne croyez-vous pas que votre mari mérite de vous attirer dans un piège ? Tout est là... Et puis tiendra-t-il ce qu'il promet ?... Enfin, voyez, madame...

— Ma résolution est prise, monsieur le juge : je ferai tout au monde pour reprendre mon enfant, mais je n'obéirai pas !

— Je vous en félicite, madame, dit le juge, c'est le parti que je vous aurais conseillé de prendre ; c'est le plus sage et le plus conforme à votre dignité. Votre siège enfant ne court aucun danger et vous même vous mettez à l'abri de ceux que vous pourriez courir. Je vais de ce pas chez le procureur général. Revenez demain, vers 10 heures, je vous dirai ce qui aura été décidé.

Madeleine le remercia et prit congé.

Vingt minutes après, l'auto stoppait rue Lafayette, où demeurait M. Bernandois.

Le domestique qui ouvrit à Madeleine eut un geste désespéré en la voyant :

— Monsieur est très mal, dit-il à la jeune femme.

— Conduisez-moi vers lui. Est-il seul ?

— Tout seul, oui, madame, mais je ne sais si je dois...

— Conduisez-moi vers lui, je suis sa fille, Mme Weimer.

La précédant, il ouvrit une porte, lui fit traverser un grand salon où le portrait de Charlotte Weimer, en pied, en grande toilette, et signé Bonnat, occupait la place d'honneur. Puis, franchissant une autre porte, Madeleine se trouva dans la chambre de son père.

Le vieillard ne la reconnut pas. Il était étendu dans son lit : les mains seules agitées d'un petit tremblement décelaient la vie, les yeux étaient fermés. Une sœur de charité se tenait à son chevet. En voyant entrer Madeleine, elle se leva.

— Je suis sa fille, ma sœur...

La sœur s'inclina et, attrapant doucement la jeune femme loin du lit, elle lui dit :

— C'est une congestion qui l'a terrassé. Le médecin laisse un peu d'espoir ; le malade étant d'une constitution très robuste, il peut en sortir. Allez-vous vous installer ici, madame ?

Madeleine garda le silence, réfléchissant, puis elle questionna :

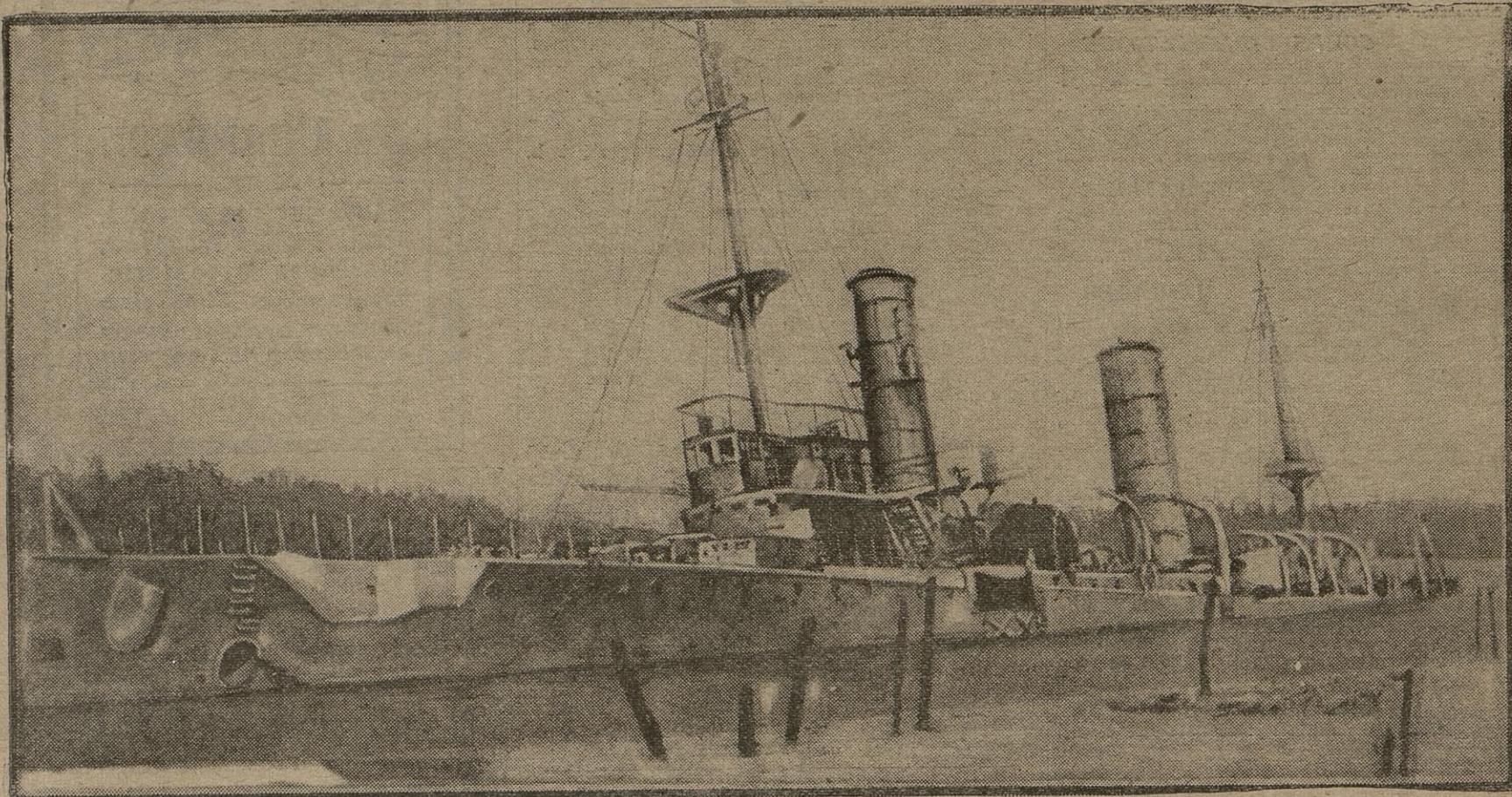
— Mlle Weimer est-elle ici ?

— Je ne crois pas, madame, je n'ai vu personne depuis mon arrivée, mais les domestiques vous renseigneront mieux que je ne saurais le faire.

La jeune femme inclina la tête, puis, revenant près du lit, elle se pencha et, doucement, murmura : « Père ! » Le malade ne tressaillit même pas ; Madeleine effleura de ses lèvres son front, puis, s'adressant à la sœur, qui la regardait d'un œil curieux et sympathique :

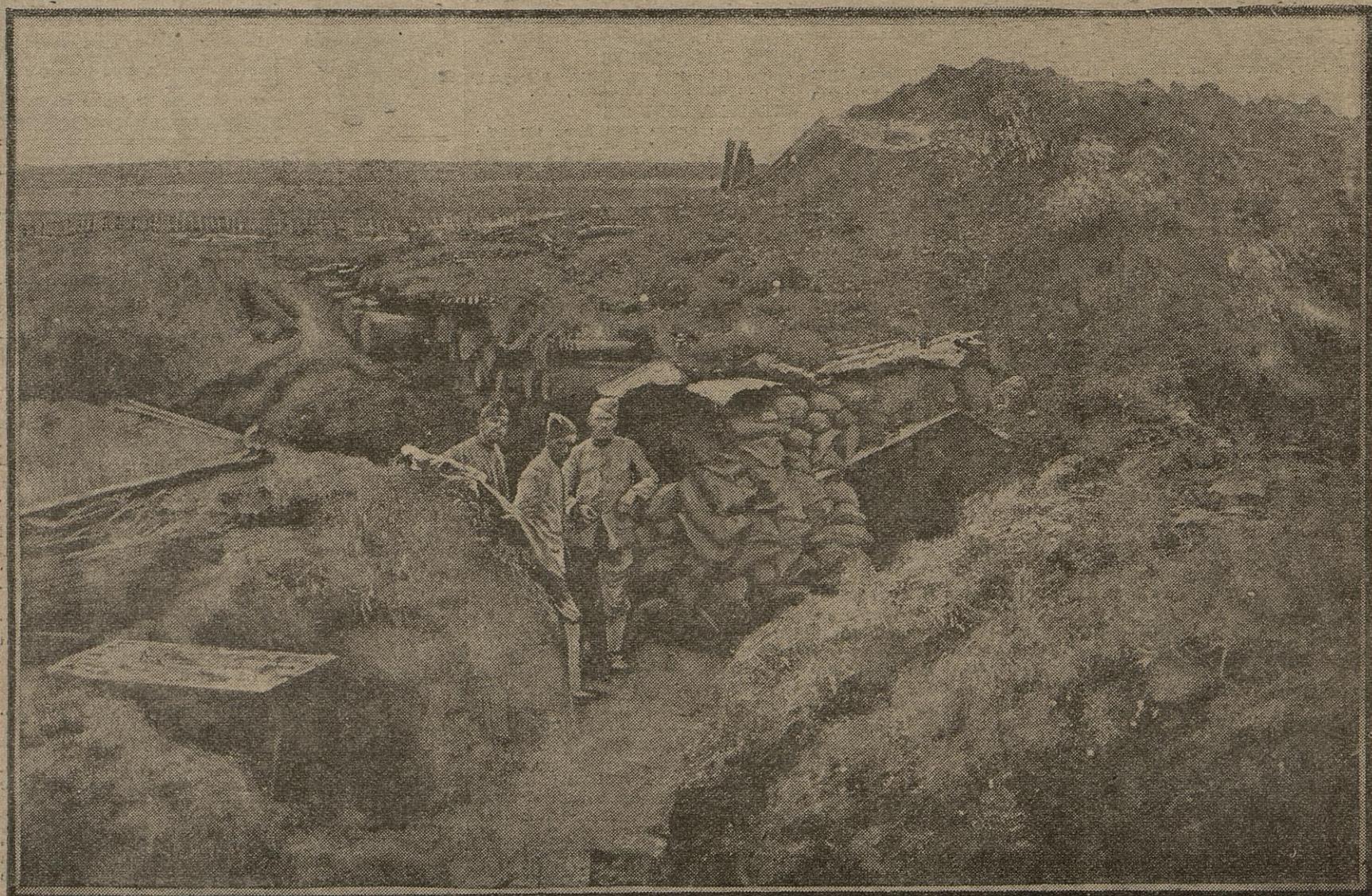
— J'ai encore quelques courses à faire, je reviendrai.

L'épave du croiseur allemand "Kœnigsberg"



On se souvient qu'en juillet 1915 le croiseur allemand *Kœnigsberg*, réfugié dans la rivière Rufiji (Est-Africain), fut, après avoir été repéré par les aviateurs anglais, attaqué par deux monitors, le *Severn* et le *Mersey*, contre lesquels il soutint un vif combat. Aidés par le croiseur *Weymouth*, les navires alliés parvinrent à réduire l'ennemi à l'impuissance et à faire de lui l'épave dont on voit ici la photographie.

Retranchements français devant Verdun



Ce sont là des abris français, devant Verdun, abris bien défilés, protégés par des rondins et des plaques de tôle blindées et ondulées. Dans ces logis tortueux, conquis sur l'ennemi, nos poilus trouvent une protection appréciable tant contre les rigueurs de l'hiver que contre les bombardements ennemis.